

Décoloniser l'inconscient

Séminaire à la chaire de philosophie du GHU Paris

Frédéric Baitinger | Mardi 18 mai 2021 18h - 20h

Sommaire du Séminaire

Cours 1 : Introduction : Panique décoloniale chez les psychanalystes !

Cours 2 : Paul B. Preciado : Terreur épistémique sur le divan

Cours 3 : Judith Butler : La matrice hétérosexuelle et la mélancolie du genre

Cours 4 : Franz Fanon et Achille Mbembe : “Le devenir nègre du monde”

Cours 5 : Jacques Lacan : L'inconscient, c'est la politique

Cours 6 : J.-A. Miller : La politique, c'est la jouissance

Cours 7 : Conclusion : Un divan post-colonial

Introduction

Décoloniser l'inconscient ?

“**Décoloniser l'inconscient**”, cette expression à de quoi **décontenancer**, surtout par les temps qui courent, où le terme d'**islamo-gauchisme** a fait son apparition, et où de nombreux **débats** ont lieux autour de la **légitimité** académique des **études décoloniales** et **post-coloniales**.

Je voudrais tout de suite vous **rassurer**, et vous dire que mon séminaire ne sera ni “islamo-gauchiste”, ni islamophobe, mais qu’il cherchera plutôt à **prendre un peu de recul** par rapport à toutes ces polémiques et à **instaurer les conditions d’un dialogue** entre des **champs disciplinaires** qui peuvent, à mon sens, beaucoup **s’apporter**, mais qui malheureusement ne le font le plus souvent que sur le **ton de la dispute**.

Décoloniser l'inconscient donc. Pourquoi ai-je choisi ce titre ? Et quel sens faut-il lui donner ?

Je dois dire, tout d’abord, que **je ne suis pas l’auteur de ce titre**, mais que je l’ai emprunté au **philosophe Paul B. Preciado** qui utilise cette expression dans son livre “**Je suis un monstre qui vous parle**” — livre auquel sera consacré le séminaire suivant. Toutefois, et même si j’y reviendrai longuement, j’aimerais néanmoins vous **lire**, pour commencer, le **paragraphe** dans lequel Preciado utilise cette expression. Car sa lecture nous permettra de nous porter immédiatement au coeur des **questionnements** qui vont animer ce séminaire.

Voici donc la citation que je voudrais mettre **en exergue** de tous les développements qui vont suivre et qui a suscité mon **désir** de m’interroger sur la **proposition** que fait Preciado aux psychanalystes dans ce texte.

**JE
SUIS
UN
MONSTRE
QUI
VOUS
PARLE**

Paul B. Preciado

*Rapport pour une académie
de psychanalystes*

Grasset

"Aujourd'hui, pour vous psychanalystes, il est plus important d'écouter les voix des corps exclus par le régime patriarco-colonial que de relire Freud et Lacan. Ne cherchez plus refuge chez les pères de la psychanalyse. Votre obligation politique est de prendre soin des enfants, non de légitimer la violence du régime patriarco-colonial. Le temps est venu de sortir les divans sur les places et de collectiviser la parole, de politiser les corps, de débinariser la sexualité, et de décoloniser l'inconscient." (121)

–Paul B. Preciado.

“Écouter la voix des corps exclus”

Pour Paul B. Preciado, une évidence s'impose : qui veut **prendre soin des enfants**, et se mettre à l'écoute de **la voix des corps exclus**, ne doit plus chercher refuge chez **les pères de la psychanalyse**. Mais il doit, au contraire, s'efforcer d'opérer une **critique** de ce qu'il nomme, à la suite d'un grand nombre de penseurs du genre, queer et post-coloniaux, **“le régime patriarco-colonial”**.

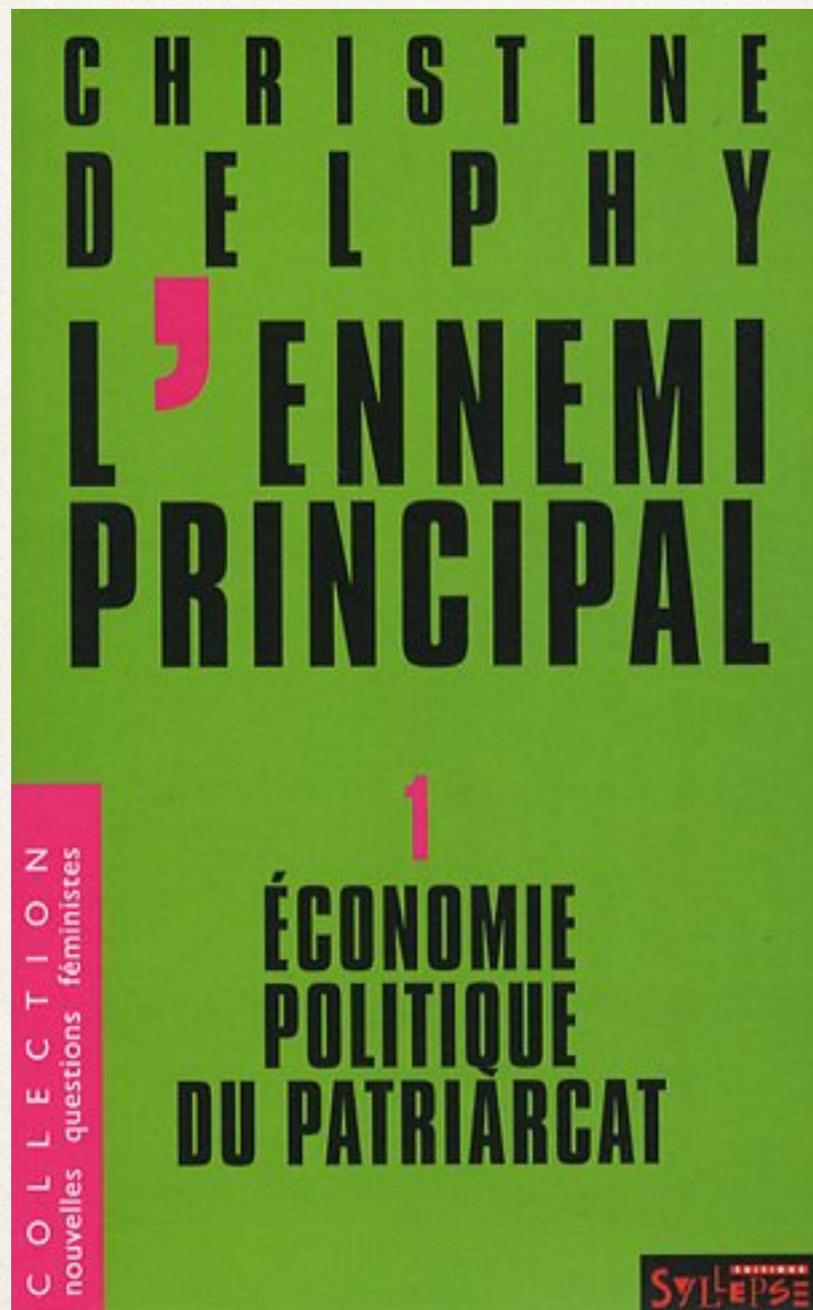
Je ne vais pas, bien entendu, me lancer immédiatement dans une **analyse exhaustive** de ce terme, puisque une telle analyse constituera l'un des **enjeux principaux** de ce séminaire, mais je voudrais tout de même en fournir d'emblée une **définition simple**. Car c'est à partir de cette définition qui nous pourrons ensuite saisir pourquoi Preciado nous enjoint de ne pas **“chercher refuge chez les pères de la psychanalyse”** si nous voulons nous donner les moyens de **prendre soin** des enfants, et d'écouter **la voix des corps** que le régime patriarco-colonial **exclut**.



PREMIERE PARTIE

Sortir du régime patriarco-colonial

Qu'est-ce que le régime patriarcal ?



Pierre Bonte et Michel Izard, dans leur *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, (PUF, 1991), définissent le **patriarcat** comme “une forme d'organisation sociale et juridique fondée sur la détention de l'autorité par les hommes, à l'exclusion explicite des femmes.” (455) Ce que l'étymologie du terme, d'ailleurs, souligne aussi, puisqu'il est composé du terme **patria** - qui en Grec ancien désigne “la descendance”, et de **arkhe**, qui renvoie à l'idée de **commandement**.

Relativement à une telle “**autorité masculine**”, et à l'ordre symbolique qu'elle fonde, la question revient donc à savoir si cet ordre trouve son origine et son explication dans une **donnée biologique**, ou bien si celle-ci n'est qu'un **effet de la culture** ?

A cette question, **Friedrich Engels**, dans *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat* (Paris, Carré 1893), répond que “c'est une des idées les plus absurdes qui nous ait été transmise par le siècle des Lumières que l'idée selon laquelle la femme, à l'origine de la société, a été l'esclave de l'homme.” (23)

Cette réponse, bien entendu, sera reprise et approfondie de bien des manières par de nombreuses **féministes** comme **Kate Millet** dans son livre *Sexual Politics*, ou **Christine Delphy** dans *L'Ennemi principal, Economie politique du patriarcat*, puis étendue, au-delà de la catégorie des **femmes**, à toutes les catégories des **corps exclus** par le **régime patriarcal** par les penseurs du genre et queer aux Etats-Unis.

Toutefois, comme je reviendrai en détails sur le travail de ces penseurs lors de la troisième séance de ce séminaire, qui sera dédiée au travail de **Judith Butler**, je me contenterai, pour aujourd'hui, de vous détailler la manière dont l'anthropologue **Gayle Rubin**, souvent considérée comme étant la **fondatrice des études du genre**, se propose d'apporter une réponse originale à cette question.

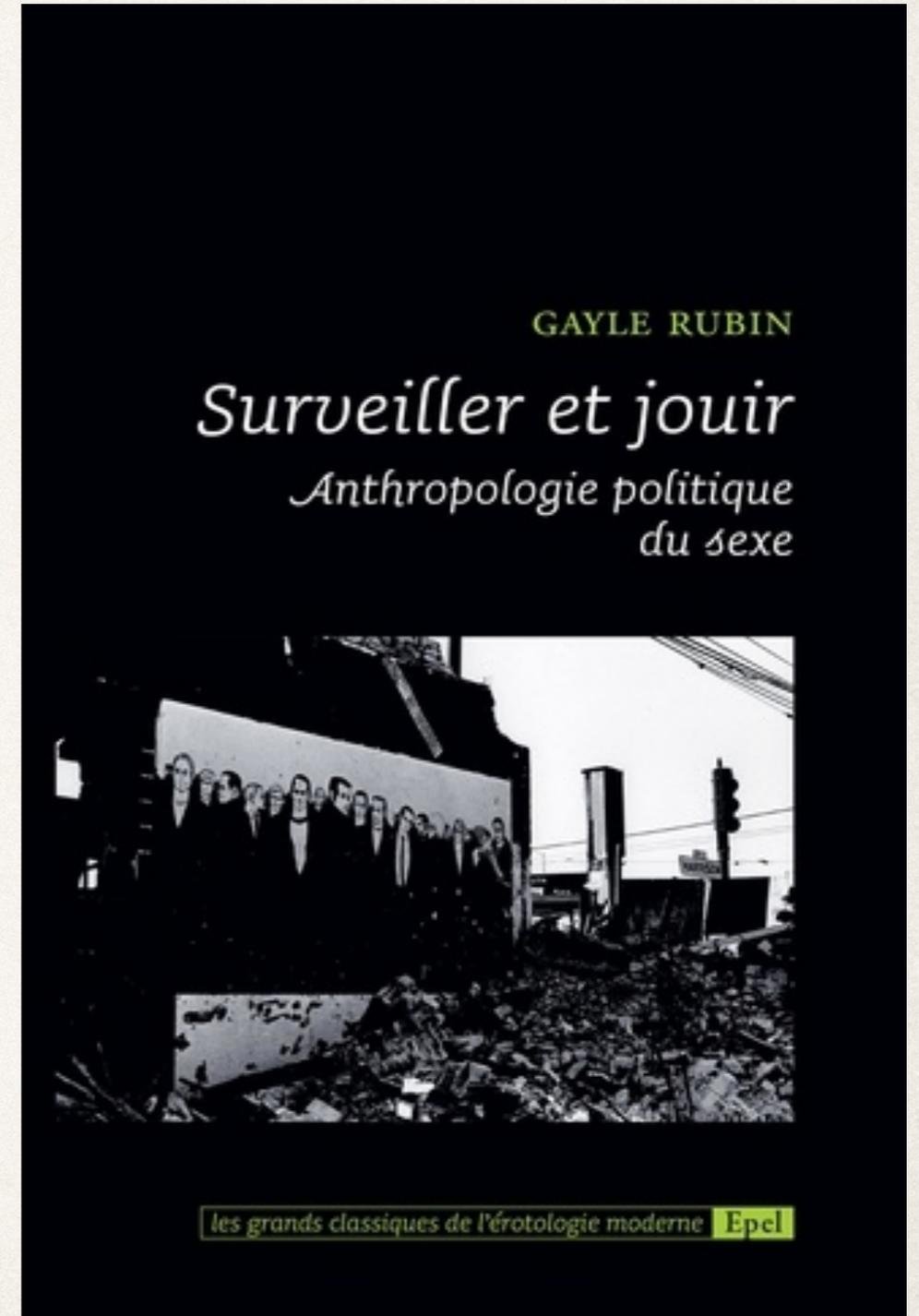
Le marché des femmes et le système sexe / genre

Gayle Rubin, dans son célèbre article “Le Marché des femmes”, propose d’opérer une distinction entre le terme de patriarcat et celui de “système de sexe / genre”, de manière à qu’il soit possible de “maintenir la distinction entre la capacité et la nécessité qu’a l’humanité de créer un monde sexuel et les manières empiriquement oppressives selon lesquelles les mondes sexuels ont été organisés.” (35)

Car s’il est vrai de dire que la patriarcat est un système de sexe / genre dans lequel le sexe masculin est considéré comme étant opposé et supérieur au sexe féminin, cela ne veut pas dire, en revanche, que tout “système de sexe / genre” soit forcément patriarcal. Au contraire, même, il est tout à fait crucial, pour cet auteur de maintenir l’idée que l’oppression des femmes, et plus largement, de toutes les formes de genre et de sexualité ne cadrant pas avec les attentes du régime patriarcal, n’est ni inévitable, ni le résultat d’une biologie de la domination. Mais que cette oppression est le produit de rapports sociaux spécifiques qui continuent à se perpétuer alors même que les causes historiques qui ont vu leur apparition ont définitivement disparues pour laisser la place à une évolution culturelle nous offrant la possibilité de “prendre le contrôle des ressources de la sexualité”. Rubin écrit :

“Le genre est une division des sexes socialement imposée. Il est le produit des rapports sociaux de sexualité. Le système de parenté repose sur le mariage. Ils transforment donc des mâles et des femelles en “hommes” et en “femmes”, chaque catégorie étant une moitié incomplète qui ne peut trouver la plénitude que dans l’union avec l’autre.” (48)

Autrement dit, au-delà d’attribuer le pouvoir aux hommes, et de mettre en position de subordination les femmes, le patriarcat est un système de sexe / genre fondé sur la fabrication d’une hétérosexualité obligatoire, elle-même mise au service d’un système de parenté ayant pour vocation de mettre la sexualité au service de l’ordre social et, pour ce faire, de réduire le corps des femmes à n’être que le véhicule de la reproduction sociale.



La psychanalyse et le patriarcat



Pour Gayle Rubin, “**la psychanalyse est une théorie féministe ratée**”, pour autant qu’elle est une théorie qui, tout en incluant une analyse extrêmement fine des **processus subjectifs d’emprise et de dominations** qui enserrant le corps des **femmes**, est incapable d’émettre un **jugement critique** vis-à-vis d’eux. En ce sens, elle est incapable de mettre ses connaissances au service de la cause féministe, ou au service de la cause gay, lesbienne, trans ou intersex.

*“La **bataille** entre la psychanalyse et le mouvement des femmes et le mouvement gay et lesbien est devenue **légendaire**. Cette confrontation entre les **révolutionnaires sexuels** et l’**establishment des cliniciens** a été provoquée en partie par l’**évolution de la psychanalyse aux Etats-Unis**, où la tradition clinique a **fétichisé l’anatomie**. L’enfant est conçu comme passant d’un stade à l’autre de son organisme jusqu’à ce qu’il atteigne son **destin anatomique** et la **position du missionnaire**. La pratique clinique a souvent considérée que sa **mission** était de **réparer des individus** qui d’une façon ou d’une autre en sont venus à **dérailer** sur la voie de leur **but “biologique”**. Transformant la **loi morale en loi scientifique**, la pratique clinique a servi à **imposer la norme sexuelle** à des participants **indisciplinés**.” (53)*

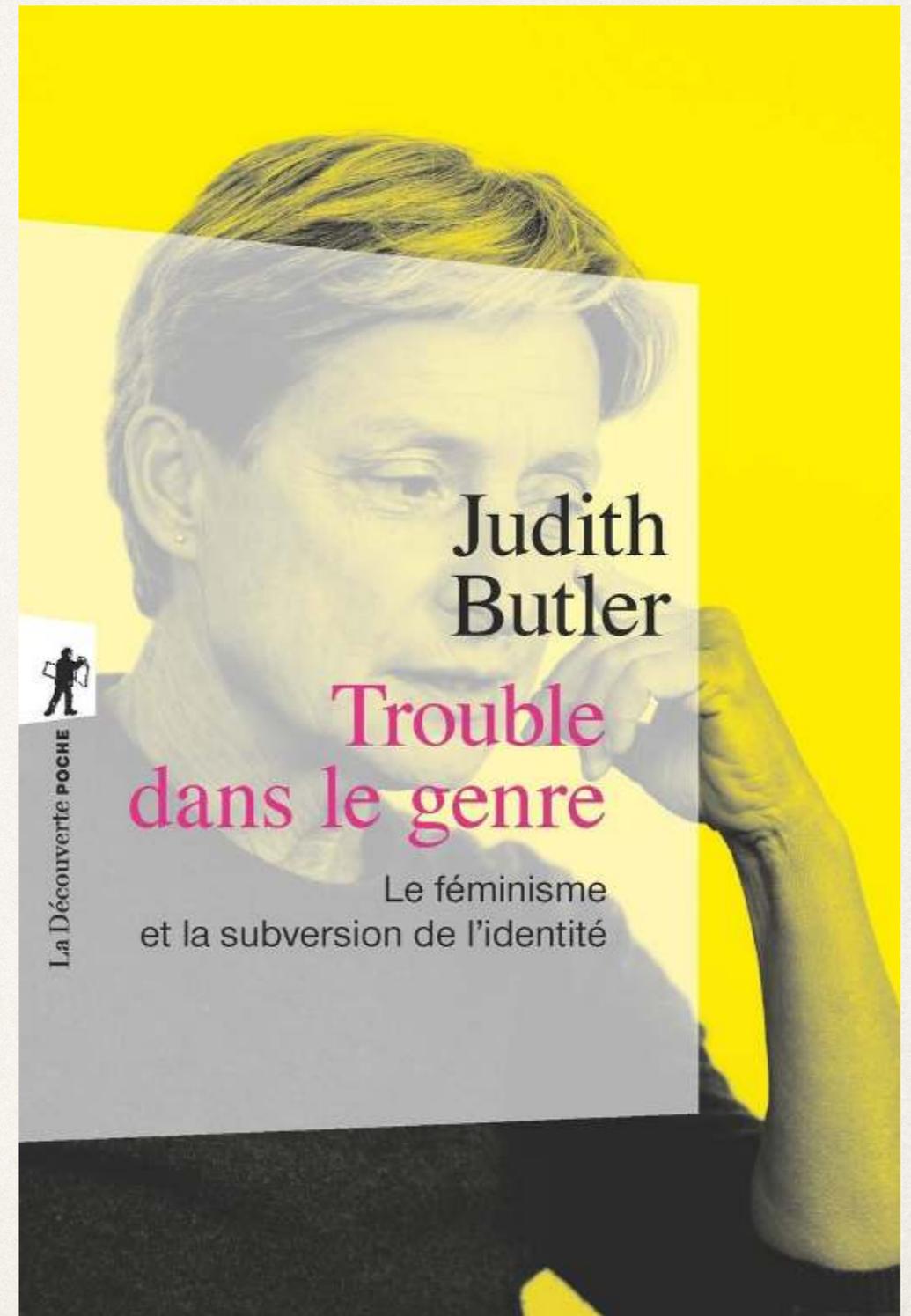
Et pourtant, un tel **enrôlement** de la psychanalyse dans la **cause patriarcale** n’était ni nécessaire d’un point de vue théorique, ni obligatoire d’un point de vue moral. Au contraire même, pour Rubin, un tel **enrôlement de la psychanalyse au service de la norme patriarcale** représente bien plutôt **une immense perte pour les mouvements féministes**, du genre et queer. Car, comme elle le dit, “La théorie de l’**acquisition du genre** aurait pu être le point de départ d’une **critique** du rôle des sexes.” (54) “Mais au lieu de cela, les **implications radicales** de la théorie de Freud **ont été radicalement refoulées**.”

Déconstruire l'inconscient patriarcal

Il faudrait donc pouvoir **sauver la psychanalyser de ses propres refoulements**, et pour cela, faire une **psychanalyse de l'inconscient psychanalytique lui-même**, afin de pouvoir **libérer la psychanalyse** des forces, et des concepts — comme celui du complexe d'Oedipe — qui l'empêchent de **prendre conscience** des implications **critiques** contenues en puissance dans les **descriptions** qu'elle fait des **mécanismes** par lesquels les petits enfants **bisexuels** et **androgynes** sont transformés en garçons et en filles.

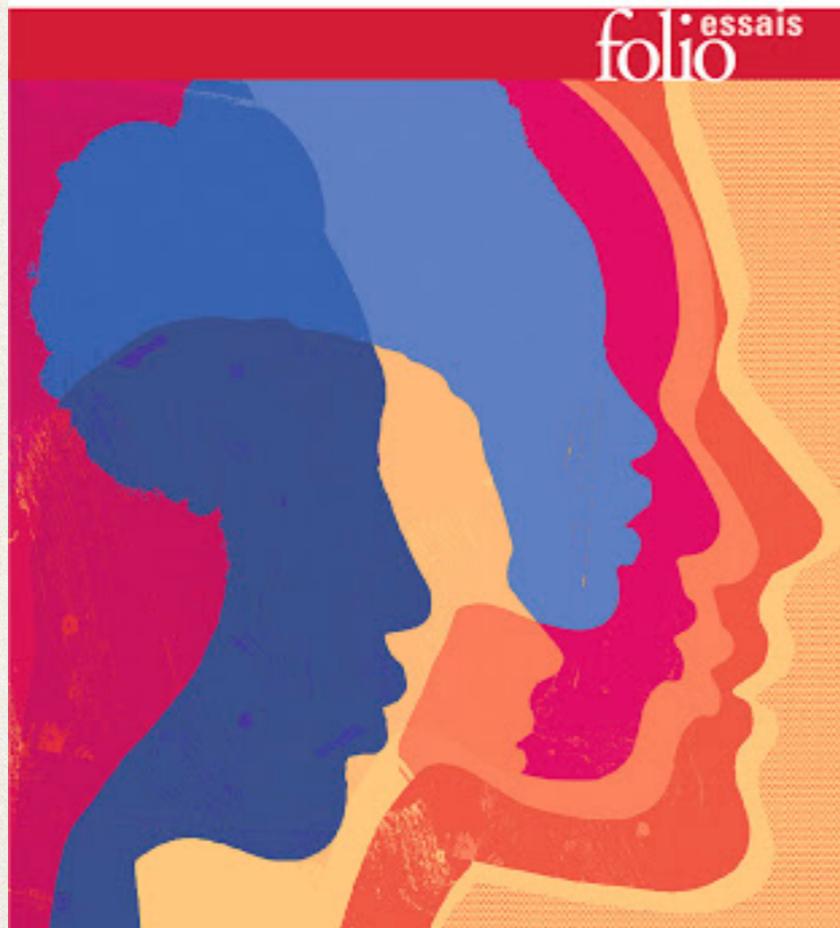
L'isolement par Freud, par exemple, d'une phase **préœdipienne perverse** et **polymorphe** commune aux petits garçons et aux petites filles, permet de mettre radicalement en question l'idée d'**hétérosexualité naturelle** ou d'**une identité de genre primordiale**. Pareillement, les concepts d'**envie du pénis** et de **castration** que propose Freud pour comprendre l'**accession** par la petite fille à la **féminité**, pourraient permettre de comprendre comment se **fabrique la différence sexuelle**, en même temps que le prétendu **masochisme féminin**.

Et enfin, c'est aussi à partir d'une telle **relecture critique** de la théorie psychanalytique, abordée du **point de vue d'une théoricienne du genre** comme **Judith Butler**, qui pourrait permettre de procéder, en retour, à une **décolonisation d'un certain nombre de ses concepts métapsychologiques fondamentaux** qui, sans cela, resteraient l'expression la plus sophistiquée que l'on puisse trouver de l'**idéologie sexiste et patriarcale**. C'est d'ailleurs à une telle "décolonisation" que seront consacrés les deux prochains cours.



Qu'est-ce que le régime colonial

Colette Guillaumin
**L'idéologie
raciste**



A l'analyse du **système sexe / genre**, héritée du système **patriarcal**, Préciado, dans la citation que je vous ai lue, nous enjoit aussi d'en ajouter deux autres, celle de la **race** et de la **classe**, pour que nous puissions, en retour, nous mettre à l'écoute des corps exclus par la régime patriarco-colonial.

Par colonialisme, il faut entendre une doctrine, ou plutôt une **idéologie visant à justifier théoriquement et moralement l'extension de la souveraineté d'un Etat sur des territoires et des cultures situées en dehors de ses frontières**. En ce sens, le colonialisme est un système économique et racial visant à organiser et légitimer la domination de certains peuples sur le reste du monde.

Colette Guillaumin, dans son livre *L'Idéologie raciste* (2002), suggère à ce propos que la "race", tout comme le sexe, ne sont pas des catégories biologiques, mais plutôt une marque biologiste qui vise à stigmatiser un groupe d'individu "altérisé", ou subalternisé. En ce sens, on peut même dire que **le racisme fonctionne sur le même mode que le sexisme**, c'est-à-dire en s'efforçant de **naturaliser des rapports de pouvoir et de domination**.

Ce que la féministe lesbienne **Monique Wittig**, exprime dans son texte "La catégorie de Sexe", en disant : "la pérennité des **sexes**, et la pérennité des **esclaves** et des **maîtres** proviennent de la même **croissance**. Et comme il n'existe pas d'**esclave** sans **maître**, il n'existe pas de **femme** sans **homme**." (*La pensée Straight*, 22).

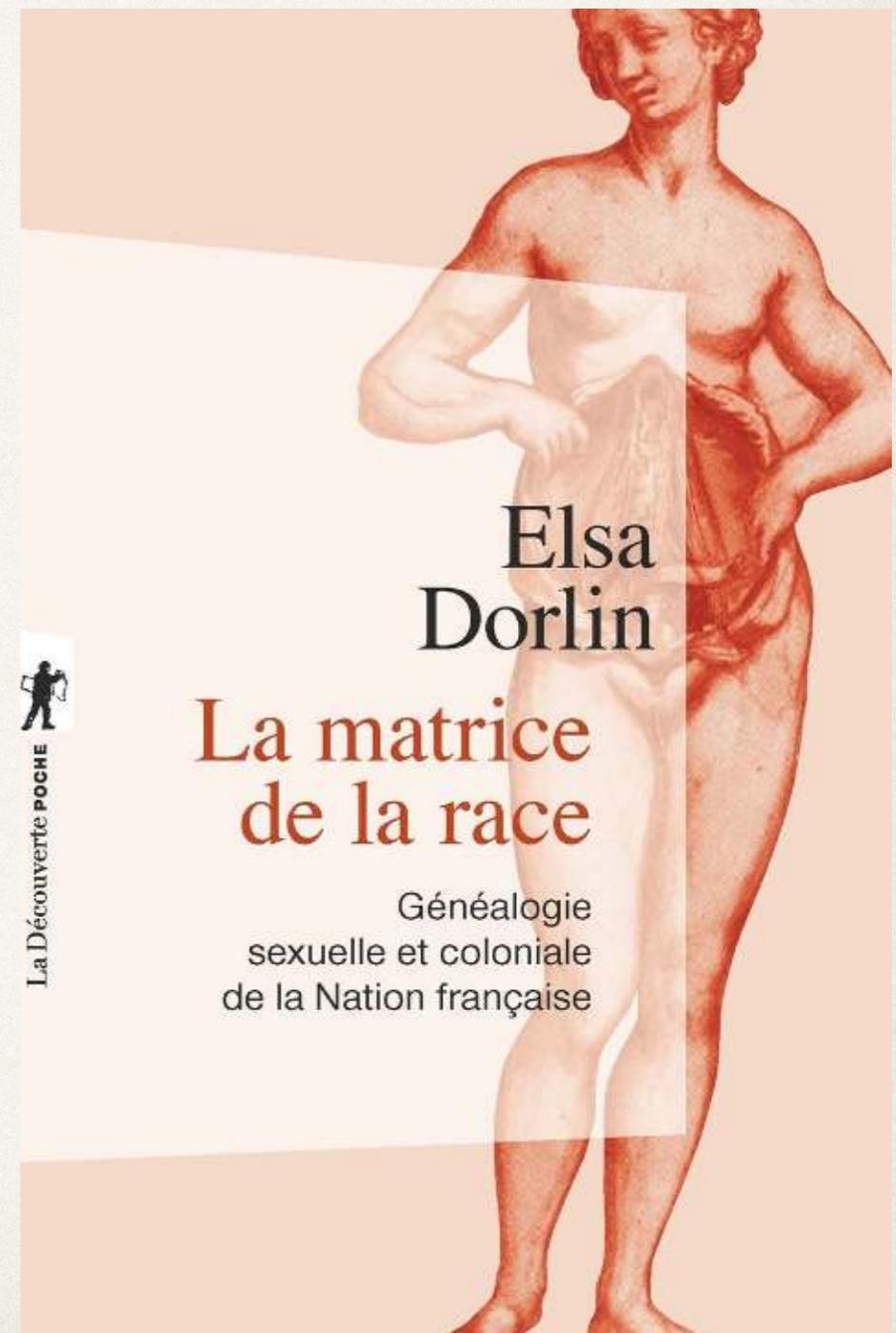
La matrice de la race

On peut aller plus loin que ce parallélisme et soutenir, comme le fait **Elsa Dorlin** dans son *La matrice de la race, généalogie sexuelle et coloniale de la Nation française* (2009), que **le racisme et le sexisme ne sont pas seulement comparables en terme de structure, mais inextricablement liés d'un point de vue historique**. Dorlin écrit, en introduction de son ouvrage :

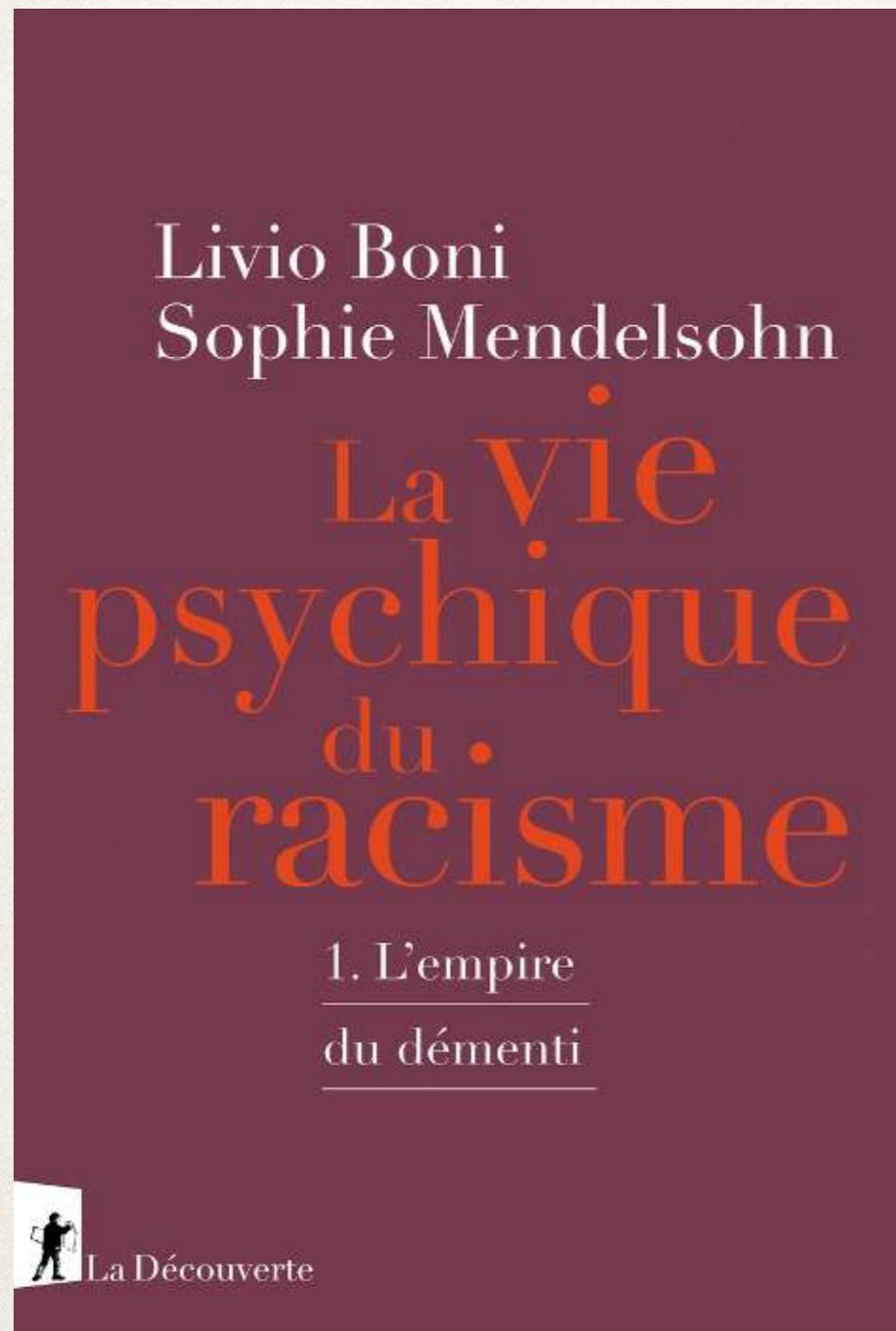
*“Dans cette perspective, je parle de **“matrice de la race”** au sens où un même ensemble de principes sous-jacents a présidé à l'émergence des catégories de sexe et de race. Si, en un premier sens, la **matrice** désigne un rapport **génétique** — la conceptualisation de **différence sexuelle** étant le moule théorique de la **différence raciale**, en un second sens, plus précis, la matrice désigne une **rationalité politique** commune : **sexe et race ont une même matrice** — le concept de **tempérament** et l'ensemble de la nosopolitique au coeur duquel il prend sens.”*
(14)

Autrement dit, tout comme le corps des femmes, depuis l'antiquité, est considéré comme un corps faible et inférieur, d'humeur froide, **la pathologisation des corps des races jugées inférieures a constitué à la fois le préalable scientifique à leur déshumanisation**, et l'alibi moral et politique pour les mettre en esclavage.

C'est pourquoi **le colonialisme, tout comme le patriarcat, ne représente pas tant l'expression d'une domination naturelle** des Européens sur le reste du monde, ni non plus le seul et unique mode d'organisation économique et racial mondial qu'il soit possible de concevoir. Au contraire même, **tout comme le patriarcat se doit d'être critiqué et dépassé au noms de tous les types de sexualités et de corps qu'il exclut, le colonialisme, comme on va le voir, se doit d'être critiqué et dépassé au nom des peuples qu'il exclut, et des situations racistes et inhumaines qu'il implique.**



Race et psychanalyse : L'empire du démenti



Si l'on se tourne maintenant du côté de la psychanalyse pour se demander si celle-ci peut fournir des outils théoriques pour lutter contre la **matrice de la race**, il me semble que l'on pourrait tout à fait paraphraser la formule de Gayle Rubin est dire que **la psychanalyse est une théorie post-coloniale ou décoloniale ratée**. Car, comme le souligne **Livio Boni et Sophie Mendelsohn**, dans l'introduction de leur ouvrage *La vie psychique du racisme, L'empire du démenti*, "**Freud n'a jamais thématiqué la question du racisme**", quand bien même, à travers son analyse du **fétichisme**, et du mécanisme du **démenti**, mais aussi de la **perversion**, et son mécanisme de **dénégation**, il avait à sa disposition deux outils puissants pour en penser la mécanique.

Par **démenti**, il faut entendre "**un processus psychique associant un savoir et une croyance, apparemment en contradiction l'un avec l'autre, mais cohabitant chez un même sujet, individuellement ou collectivement**. Ainsi, on peut tout à fait savoir que les **racés n'existent pas** au niveau objectif, biologique, génétique, généalogique) et croire néanmoins que, quand même, **il existe des différences raciales** qui doivent avoir un sens, voir qui en ont d'autant plus qu'on ne sait pas où les situer. C'est pourquoi la notion freudienne de **démenti** est une ressource précieuse et insuffisamment exploitée pour appréhender ce genre de **croyances**, résistant à tout **démenti "rationnel"** et dans lequel s'enracine le **symptôme raciste**, irréductible à toute logique du **refoulement**" (20)

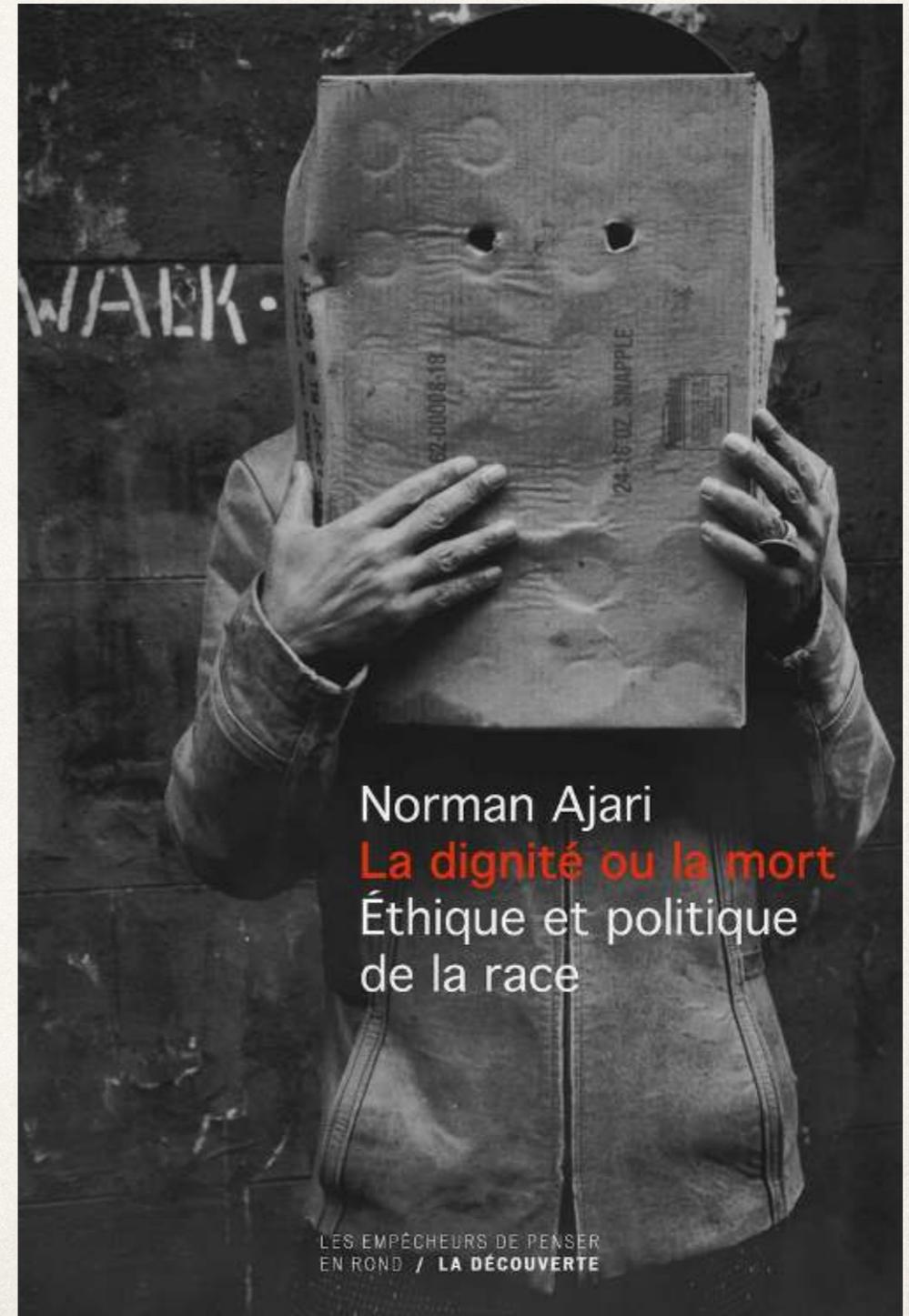
C'est **Octave Mannoni** qui, le premier s'emparera du mécanisme du démenti, dans son ouvrage *Psychologie de la colonisation*, publié en 1950, pour renverser la thèse communément admise selon laquelle les peuples colonisés le seraient en vertu d'un **complexe d'infériorité** (venant justifier leur besoin d'être dominé), pour lui substituer la thèse selon laquelle ce seraient plutôt **l'homme européen qui souffrirait d'un complexe d'infériorité**, dont l'entreprise coloniale ne serait qu'un produit dérivé. Car, en effet, le complexe d'infériorité, tel que le **psychanalyste Adler** l'a théorisé le premier, consiste justement à **vouloir compenser un sentiment d'infériorité à travers une pulsion d'emprise et de domination**. Complexe d'infériorité que Mannoni généralise pour l'attribuer à l'homme moderne occidental qui se doit sans cesse de **prouver son indépendance, son autonomie et son caractère de sujet libre au moyen d'une action de domination sur le monde**.

Décoloniser la philosophie morale

Thèse que reprendra d'ailleurs avec beaucoup d'intelligence **Norman Ajari** dans son beau livre *La dignité ou la mort, Éthique et politique de la race*, lorsqu'il propose, dans le premier chapitre de son ouvrage, intitulé "**Décoloniser la philosophie morale**", une **histoire du concept philosophique de dignité** allant de Pic de la Mirandole à Habermas, en passant par Kant à travers laquelle il entend montrer que :

"Comment se sont imposées des définitions de la dignité, non seulement porteuse d'une méconnaissance du problème de la déshumanisation raciale, mais construites de sorte de ne jamais pouvoir s'y confronter de façon directe, mais au contraire à la consolider. Ainsi Pic introduit le couple de l'autonomie (...) et de la puissance appropriatrice comme un double critère de la dignité humaine (...) L'éthique kantienne peut se lire comme un effort de domestication des excès de cette approche. (...) Mais, de l'examen des écrits de Kant sur la question raciale, ressortira l'idée que le Noir se tient en exception par rapport à ces règles. Il est l'être que la loi morale est incapable de protéger, celui qui la contraint à douter d'elle-même." (28)

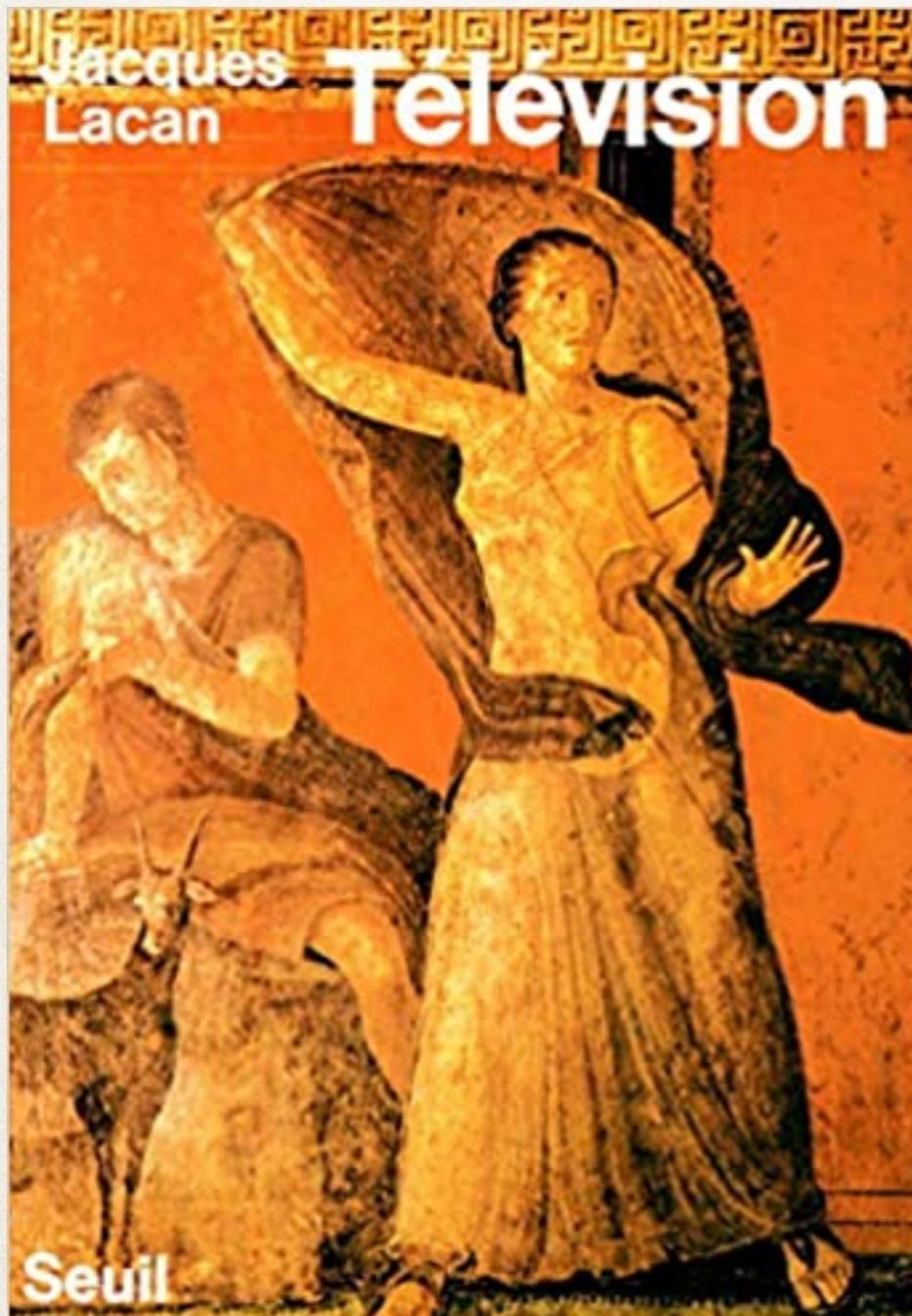
Car pour pouvoir se considérer comme **un être libre et digne de respect**, l'homme moderne occidental se doit de **renoncer à son être réel**, c'est-à-dire à tout ce qui ne cadre pas avec ce qu'exige de lui sa position d'**être libre et autonome**, pour ne pas dire sa position de **maitre** et possesseur de la nature.



Norman Ajari
La dignité ou la mort
Éthique et politique
de la race

LES EMPÊCHEURS DE PENSER
EN ROND / LA DÉCOUVERTE

“La racisme, c’est la haine de la jouissance de l’Autre” — Jacques Lacan



De là s’éclairent d’une nouvelle lumière, je crois, les débats sur le **mariage pour tous** qui ont eu lieu en 2012 avec “**La manif pour tous**”, sur la **PMA** en 2019 (dont la proposition de loi a été rejeté), sur l’**identité trans** qui ont eu lieu en ce moment et sur lesquels je reviendrai en détails lors du prochain cours, mais plus encore peut-être, les débats sans fin sur **le voile**, sur l’**islamo-gauchisme**, sur le **racisme**, sur la **laïcité**, bref, sur les **valeurs de l’universalisme républicain** qui font notre actualité.

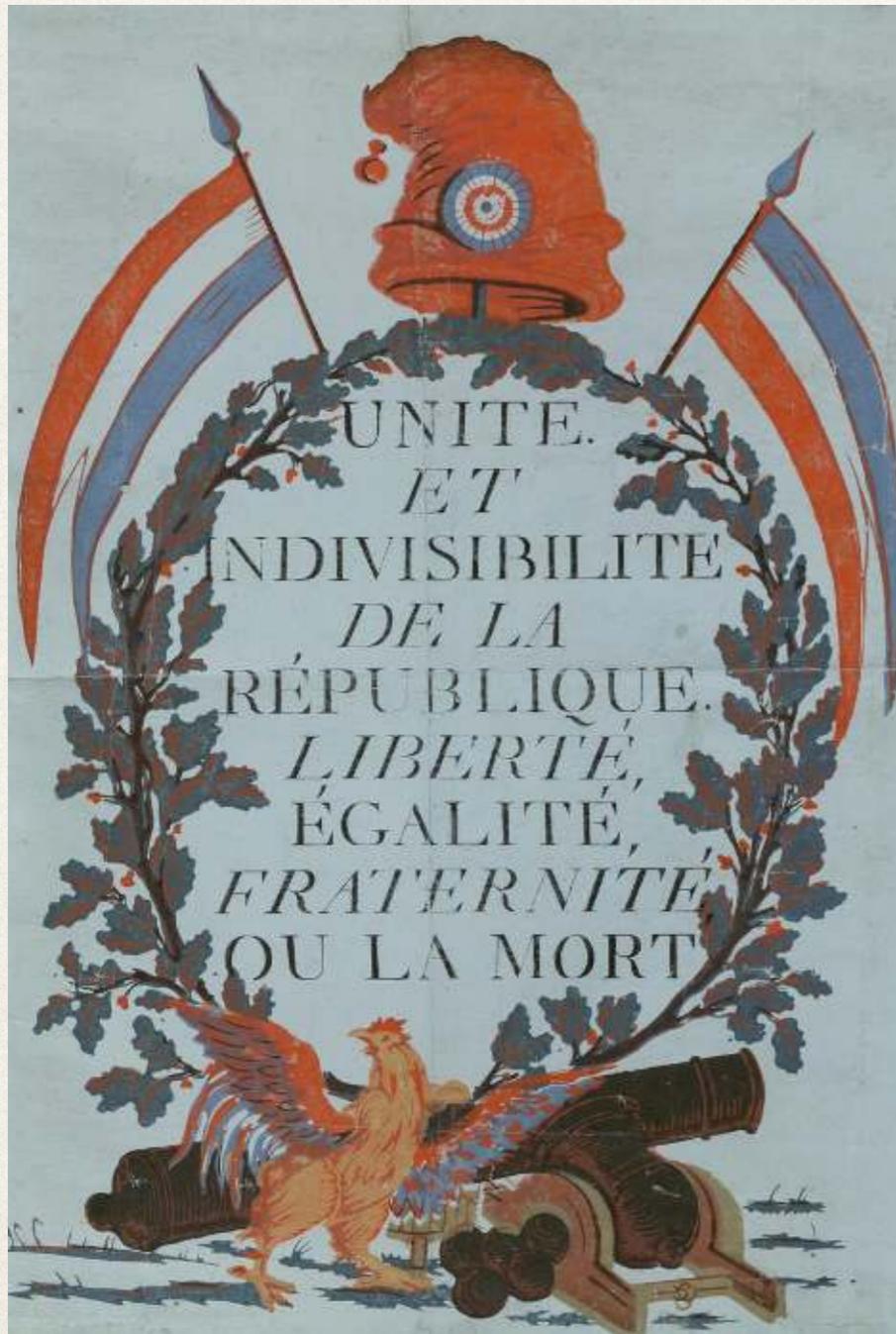
Car à travers ces débats, ce qui se fait jour, à mon sens, c’est la manière dont “**l’humanitarisme**” **contemporaine**, comme l’appelle Lacan dans *Télévision*, continue par d’autres moyens **l’empire du démenti colonial** en cherchant à faire de la “**haine de la jouissance de l’Autre**”, de cet Autre qui est en nous et qui nous effraie, ou de l’Autre à l’extérieur de nous qui, pour Lacan, est la véritable racine du **racisme**, et aussi le levier d’un **nouvel humanisme laïc et républicain**.

C’est là, en tout cas, ce que semble nous indiquer **le débat** qui a eu lieu en 2018 et 2019, entre des **universitaires** et des **psychanalystes**, à propos de l’arrivée en France **des études décoloniales et coloniales** ; débat dont je voudrais me servir, maintenant, pour mesurer à quel point Preciado a raison de nous inviter à opérer au plus vite **une critique du régime patriarco-colonial**, si nous voulons nous rendre capable de **prendre soin des corps** que ce régime ne cesse **d’exclure**.

DEUXIEME PARTIE :

Polémique autour d'une décolonisation possible de l'inconscient

Universalisme républicain et multiculturalisme anglo-saxon



Mais plutôt que d'en rester à un niveau d'analyse général, et par là même trop abstrait, j'aimerais maintenant me servir d'un débat qui a eu lieu entre 2018 et 2019, en France, à propos des **études décoloniales et post-coloniales**, pour montrer en quoi ce débat ne peut se comprendre et s'interpréter qu'à l'aune d'**un débat plus vieux et plus important autour de la notion d'universalisme**, débat qui, à mon sens, conditionne toute possibilité de pouvoir entamer une **décolonisation de l'inconscient patriarcal et colonial** qui est soutenu et que soutient l'idée même d'universalisme.

A travers cette **polémique** qui, comme je l'ai dit, concerne avant tout les **études décoloniales et post-coloniales**, mais aussi, indirectement, les études du genre et queer, — pour autant qu'elle interroge la légitimité des **politique identitaires** menées au nom des **minorités sexuelles**, ou des **groupes racialisés** — c'est, en fait, à un **débat de fond sur l'universalisme et l'humanisme auquel nous assistons**. Débat qui oppose, comme nous allons le voir, les tenants de l'**universalisme républicain** à la française, aux tenants d'un **multiculturalisme anglo-saxon revu et corrigé par les études du genre, queer et post-coloniales à l'américaine**.

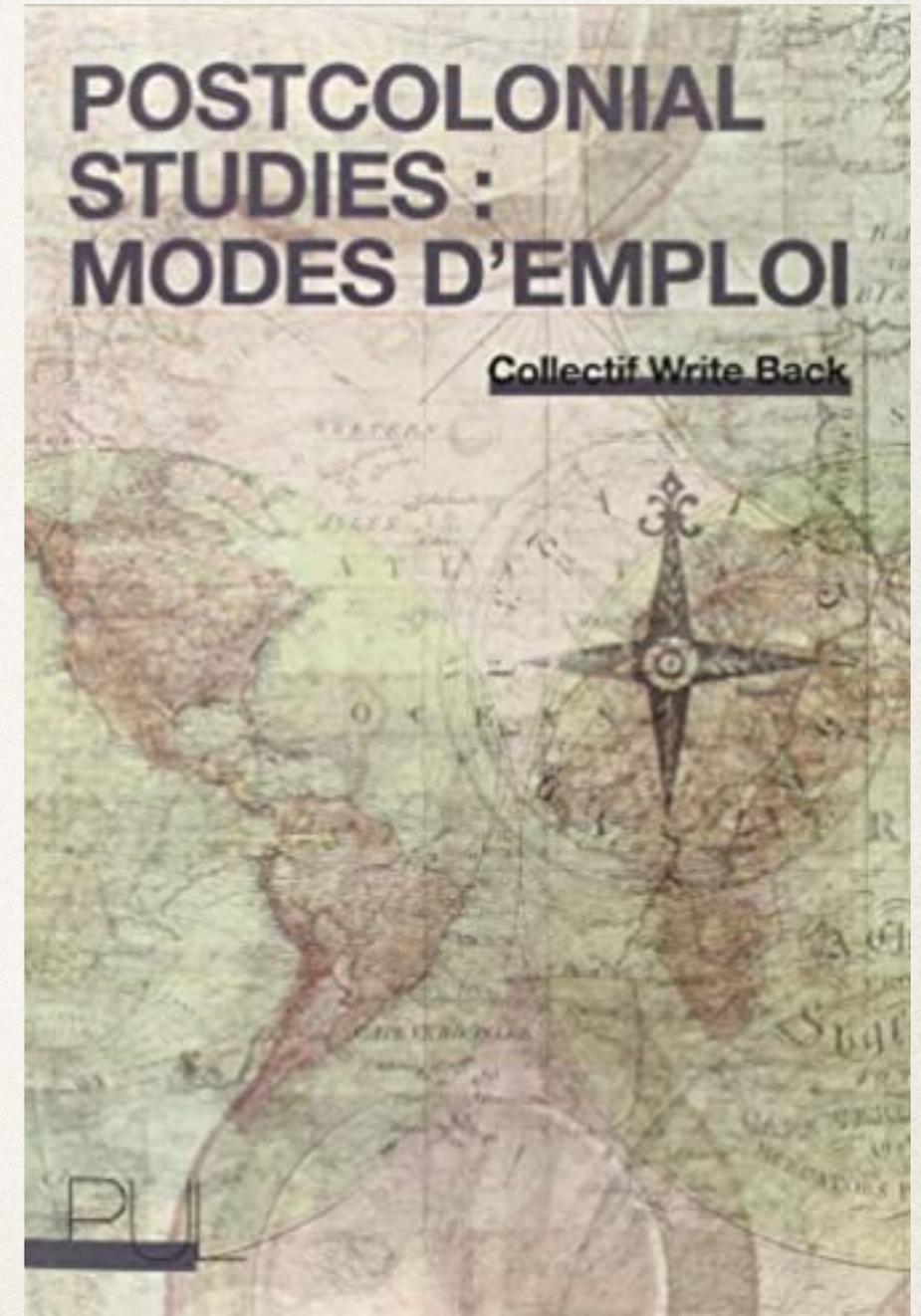
Tandis que l'**universalisme républicain à la française** présuppose, comme nous allons le voir, une **mise à distance de tous les particularismes locaux** pour que puissent se mettre en place des **politiques d'assimilation** visant à faire prévaloir, par delà toute différence culturelle, les valeurs de liberté, d'égalité et de fraternité qui sont au cœur de l'**universalisme républicain**, le **multiculturalisme anglo-saxon**, quant à lui, s'efforce de mettre en place, à partir de **politiques d'association**, les conditions de possibilités d'une coexistence, sur un même territoire, de plusieurs cultures. Or, dans ce débat, il est bien, comme je vais m'efforcer de vous le montrer maintenant, que les études décoloniales et post-coloniales, se tiennent bien plus du côté anglo-saxon que du côté de l'universalisme républicain.

Le “décolonialisme”, une stratégie hégémonique : L’appelle de 80 intellectuels

C’est, en tout cas, ce que nous laisse clairement entrevoir la première tribune que je voudrais évoquer, et qui a été publiée par *Le Point*, le 28 novembre 2018, et signée par 80 intellectuels dont **Elisabeth Badinter**, **Alain Finkielkraut** et **Pierre-André Taguieff**, auteur du livre *L’imposture décoloniale : Science imaginaire et pseudo-antiracisme*. Cette tribune visait— comme il est d’ailleurs devenu habituel de le faire en France depuis 2007 et la publication des actes de colloque dirigé par **Marie Claude Smout**, “La situation post-coloniale” — à **dénoncer l’émergence des études décoloniales et post-coloniales au sein de l’université française**, et plus globalement, sur la scène intellectuelle française.

N’ayant pas le temps aujourd’hui d’entrer dans les détails de cette réception, je ne peux que vous renvoyer à l’article de **Nicolas Bancel**, “Un malentendu postcolonial? Réception et débats dans le champ académique français autour des postcolonial Studies” publié dans le livre *Post-colonial Studies : un mode d’emploi* (201#), article qui offre une étude très précise de la réception française des études décoloniales et post-coloniales et du malentendu qu’a produit cette réception. Mais il nous suffira, pour aujourd’hui, de nous en tenir à la tribune du *Point*, qui résume à elle toute seule l’ensemble de ces malentendus.

Pour ses signataires, **les études décoloniales et post-coloniales** ne seraient pas des **études sérieuses** dans la mesure où celles-ci ne respecteraient ni **l’idéal de neutralité et de scientificité** propre au **discours universitaire**, ni **les valeurs de l’universalisme républicain**. En ressuscitant les termes de **rac**es et de **différences culturelles**, ces études seraient en effet **coupables** de pratiquer une forme de “**terrorisme intellectuel**” “**exploitant la culpabilité des uns** et exacerbant **le ressentiment des autres**” avec pour but déclaré d’**ostraciser** tous les intellectuels qui voudraient continuer à tenir un discours universaliste. Ce qui, aux yeux de ses signataires, fait des penseurs décoloniaux et post-coloniaux des **penseurs “Anti-Lumières”** pratiquant ce qui s’appelle, aux Etats-Unis, la **cancel culture** (ou culture de l’annulation), c’est-à-dire la **dénonciation publique** en vue de l’ostracisation d’individus ou de groupes responsables d’actions ou de comportements perçus comme **problématiques**.



“La haine la plus répandue est
désormais la haine de l’occident”
— Pierre-André Taguieff

PIERRE-ANDRÉ
TAGUIEFF

L’imposture
décoloniale

Science imaginaire
et pseudo-antiracisme

L’Observatoire

Taguieff, dans son livre *L’imposture décoloniale*, prolonge cette critique en affirmant qu’il ne faut pas hésiter à dire que “**la haine la plus répandue est désormais la haine de l’Occident** — supposé colonialiste, raciste, impérialiste, —, et plus particulièrement celle d’un type humain érigé en symbole de l’**Occident maudit**, c’est-à-dire, effet de la **propagande néoféministe**, le “**mâle blanc**”, “**hétéronormé**”, “**violent**” et “**raciste**”, incarnation par excellence de la “**domination blanche**”.
(16)

Et ce serait ce **néo-racisme anti-blanc** qui fonderait le paradoxe de ce qu’il nomme un “**antiracisme racialiste**”, puis “**un antiracisme anti-Blancs**” dont la dénonciation du “**privilège blanc**” serait le fondement. Autrement dit, la France aurait donc subi, à en croire Taguieff, une double “**invasion**” **théoriques**, pour ne pas dire une **double pandémie intellectuelle**, dont la cellule souche aurait été créée sur des **campus américains** par des demi-intellectuels dogmatiques et sectaires réputés “**radicaux**” et véhiculant une nouvelle forme d’obscurantisme — le **politiquement correct** — “illustrant le gauchisme culturel académique contemporain.”

Pour comprendre ce qui se joue derrière cette soit-disant montée en puissance de ce nouveau **racisme anti-blanc**, que décrit Taguieff, et que dénoncent avec lui les signataires de la tribune du *Point*, j’aimerais maintenant me référer au livre de **Sylvie Laurent**, intitulé, *Pauvre petit blanc, le mythe de la dépossession raciale*. Revenant, elle aussi, sur la rhétorique “anti-blanche” dénoncée par Taguieff, elle se propose d’en retracer l’émergence au sein **du discours républicain américain et Trumpiste**, et d’en **déconstruire les fondements idéologiques** en introduction de son ouvrage.

Déconstruire le mythe du racisme anti-blanc

“Dans un retournement historique pour le moins surprenant, des millions de Blancs américains ont en effet le sentiment d’être des victimes en raison de leur couleur de peau, d’être en somme de “pauvres petits Blancs” face aux hordes noires et brunes qui auraient accaparé leur pays. Parce qu’ils ont toujours été les bénéficiaires de l’ordre racial institué sans y avoir sciemment contribué et en ignorant la dépossession des autres groupes raciaux sur laquelle leur capital symbolique et matériel s’adosse, c’est blancs se refusent de reconnaître ce confort et s’indignent de ce qu’ils perçoivent comme un impératif de “contrition”. Ce sont eux, pensent-ils, les véritables laissés pour compte de l’Amérique du temps présent.” (15-16)

En opérant un tel **retournement**, en se désignant eux-mêmes comme les **nouvelles victimes** d’un discours décolonial en passe de devenir dominant, **“ces pauvres petits blancs”**, comme les appelle Sylvie Laurent, cherchent en réalité à faire **taire les voix qui tentent de remettre en cause le régime patriarcal et colonial** sur lequel était assis leur **domination**, et par là même à faire le **déni des privilèges** que leur assurent le **système**, ainsi que du **racisme** dont ils font eux-mêmes preuve en cherchant à effacer la **légitimité des revendications** des minorités souffrant de racisme.

*“L’idée sous-jacente étant que les Blancs, au même titre que les autres groupes minoritaires, pourraient vouloir **préserver leur héritage propre**. Il y aurait une **“culture blanche”** (hétérosexuelle, chrétienne et dans le cas français laïque) qui, en danger, mériterait **reconnaissance et protection** au même titre que les **cultures minoritaires et stigmatisées**. Seule la considération pour leur **légitime désir** de préservation pourrait conjurer le péril populiste.” (25) [...] “Dans le même esprit, le thème du **“racisme anti-Blanc”** fait Flores en France depuis 2005, et cet élément de langage participe d’une **idéologie** qui, comme outre atlantique, vise à **délégitimer** les **demandes de justice raciale** émanant des véritables **discriminés**.” (30)*



De Black Lives Matter à All Lives Matter

Pour illustrer cette idée, on peut d'ailleurs faire référence au débat qu'a suscité l'émergence du mouvement *Black Lives Matter*, lancé en 2013 aux Etats-Unis par des **militantes queer antiracistes noires**, et invitant tous les américains à **s'indigner** publiquement des **meurtres des jeunes Africains-Américains** par la **police américaine**. Or, bien loin de provoquer l'**adhésion générale**, comme on aurait pu s'y attendre, il fit naître un **contre affirmation** critique *All Lives Matter* — contre discours en apparence **bien intentionnés**, puisqu'il semblait viser à inclure dans sa revendication "**toutes les vies**, y compris celles des blancs," mais qui, de fait, ne visait qu'à une seule chose : **disqualifier**, au nom d'un **universalisme abstrait**, la légitimité même du mouvement *Black Lives Matter* en le faisant passer pour une **affirmation particulariste**, et donc **identitaire**.

*“Les propagateurs de l'outil rhétorique “toutes les vies comptent” se revendiquèrent **anti-racistes** et **universalistes**, tenant d'un **colorblindness** ignorant les couleurs de peaux - en même temps que la réalité des **inégalités raciales**. Or ce sont bien les noirs qui sont **discriminés et tués**, leurs vies étant jugées de fait comme **moins importantes** que celle des Blancs. Le reconnaître signifierait faire l'**aveu** de la permanence d'un **ascendant blanc** et d'une **relation organique** entre **la police**, la **défense des biens des propriétés**, et le **statut des blancs**.” (304)*



Logo de Black Livres Matter

Reconnaissance à laquelle se **refusent** bien sur, les signataires de la tribunes du *Point*, mais reconnaissance à laquelle se refusent aussi, comme nous allons maintenant le voir, certains **psychanalystes** qui semblent eux-aussi voir dans les études décoloniales non la dénonciation **légitimes** d'un **racisme systémiques**, mais, là encore, la montée en puissance d'un **racisme anti-blancs**, et d'une manière plus inquiétante encore, le montée en puissance d'une forme de **discours victimaire** vouant nos sociétés à la glorification des **particularismes** les plus **archaïques** et **menaçants**.

La Pensée “Décoloniale” renforce le “narcissisme des petites différences”

Emboitant le pas au groupe des 80 intellectuels ayant appelé à faire barrage au nom des valeurs de l'**universalisme républicain** aux études décoloniales et post-coloniales, un groupe de **80 psychanalystes** fit paraître dans *Le Monde* du 25 septembre 2019 une tribune qui, elle aussi, visait à **dénoncer les études décoloniales et post-coloniales**, mais au nom, cette fois, de l'idée d'**identité** que ces études réduiraient à l'**identitarisme**.

Pour ces psychanalystes, en effet, les études décoloniales et post-coloniales ne menaceraient pas seulement les valeurs de l'**universalisme républicain**, mais elles menaceraient aussi le discours et la **pratique de la psychanalyse** pour autant qu'elles exerceraient un phénomène d'**emprise intellectuelle** qui “distillerait subrepticement **une idéologie aux relents totalitaires**” dont l'objectif serait de **nier** “ce qui fait la **singularité de l'individu**” pour mieux “rabattre la question de l'**identité** sur une affaire de **déterminisme culturel et social**.”

Or, en faisant ainsi l'impasse sur la **primauté du vécu personnel**, ainsi que sur les **processus toujours singuliers de subjectivation**, ces études feraient du même coup l'impasse sur la **logique complexe des identifications** au fondement de toute identité, pour mieux réduire cette complexité à une identité “**unique et radicalisée**” poussant “à **la position victimaire, au sectarisme, à l'exclusion**”, voir même, dans les cas les pires, à des “**identités meurtrières**”.

Autrement dit, pour les psychanalystes signataires de cette tribune, là où les études décoloniales et post-coloniales croient **lutter contre le racisme** et l'**oppression socio-économique** en s'appuyant sur l'ensemble des discours multi-culturalistes et intersectionnels américains, celles-ci ne favoriseraient en fait que “**le narcissisme des petites différences**” et, par là même, le **populisme** et les **haines identitaires** en “**valorisant de manière obsessionnelle les particularités culturelles**.”

TOPIQUE

La psychanalyse aujourd'hui

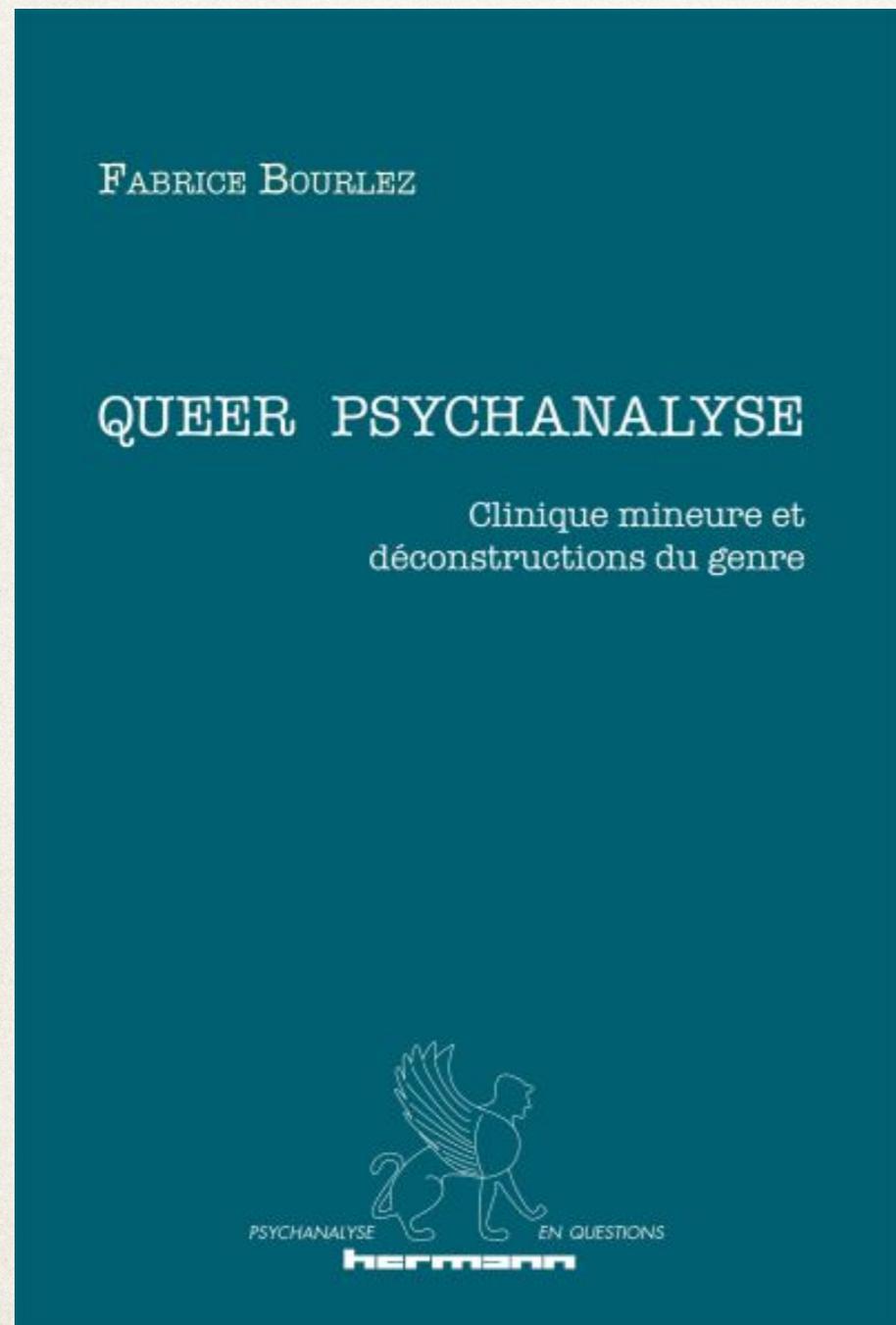
121

LE NARCISSISME
DES PETITES DIFFÉRENCES



L'ESPRIT DU TEMPS

Panique décoloniale chez les psychanalystes



A peine une semaine après la publication de cette tribune, une autre tribune, publiée le 4 octobre 2019 dans la journal *Libération*, et signée cette fois par plus de 150 psychanalystes — dont Fabrice Bourlez, auteur du livre *Queer psychanalyse* sur lequel nous reviendrons — osa non seulement qualifier de “**pathétique**” et de “**dérisoire**” les attaques adressées par les deux tribunes précédentes contre les études décoloniales et post-coloniales, mais elle en profita aussi pour formuler **quatre objections** qui me semblent absolument fondamentales à retenir pour notre séminaire :

- 1) que la montée en puissance du **populisme et du racisme**, bien loin d’être attribuables à l’émergence progressive des études décoloniales et post-coloniales dans l’espace universitaire et politique français, est bien plutôt le **résultat des discours xénophobes et racistes tenues par la droite et l’extrême droite**, ou bien par une partie de la **gauche** se revendiquant d’un **universalisme républicain** érigé en idéal abstrait, mais aussi par nombre de réseaux sociaux et de médias ;
- 2) que les **études décoloniales et post-coloniales**, tout comme, d’ailleurs, les **études du genre ou queer**, loin d’être des domaines d’études **homogènes et unifiés**, comme semblent le suggérer les signataires des deux premières tribunes, représentent au contraire des **champs extrêmement subtils et complexes**, et qu’il serait fort dommageable de **réduire** ou de passer sous silence cette **complexité** sous peine de manquer à “l’exigence pluriséculaire de **qualité** et de **sérieux**” qui semble tant tenir à coeur à nos signataires ;
- 3) qu’à vouloir lutter contre les études décoloniales et post-coloniales au nom d’un **humanisme** et d’un **universalisme aux valeurs abstraites**, les intellectuels de la première tribune, et les psychanalystes de la deuxième tribune, se privent concrètement d’**outils précieux** pour penser la **montée en puissance du populisme et du racisme**. Car, comme l’écrivent les signataires de la troisième tribune, “le **racisme** n’est pas un problème **moral**, mais “une **expérience vécue** quotidiennement par celles et ceux que les psychanalystes rencontrent,” et “qu’en **démentir** l’impact interdit d’en mesurer les conséquences sur la vie psychique.”

“En France, l’accusation de communautarisme est l’un des principaux outils en usage pour saper toute puissance de signifier des Afrodescendants.” — Norman Ajari

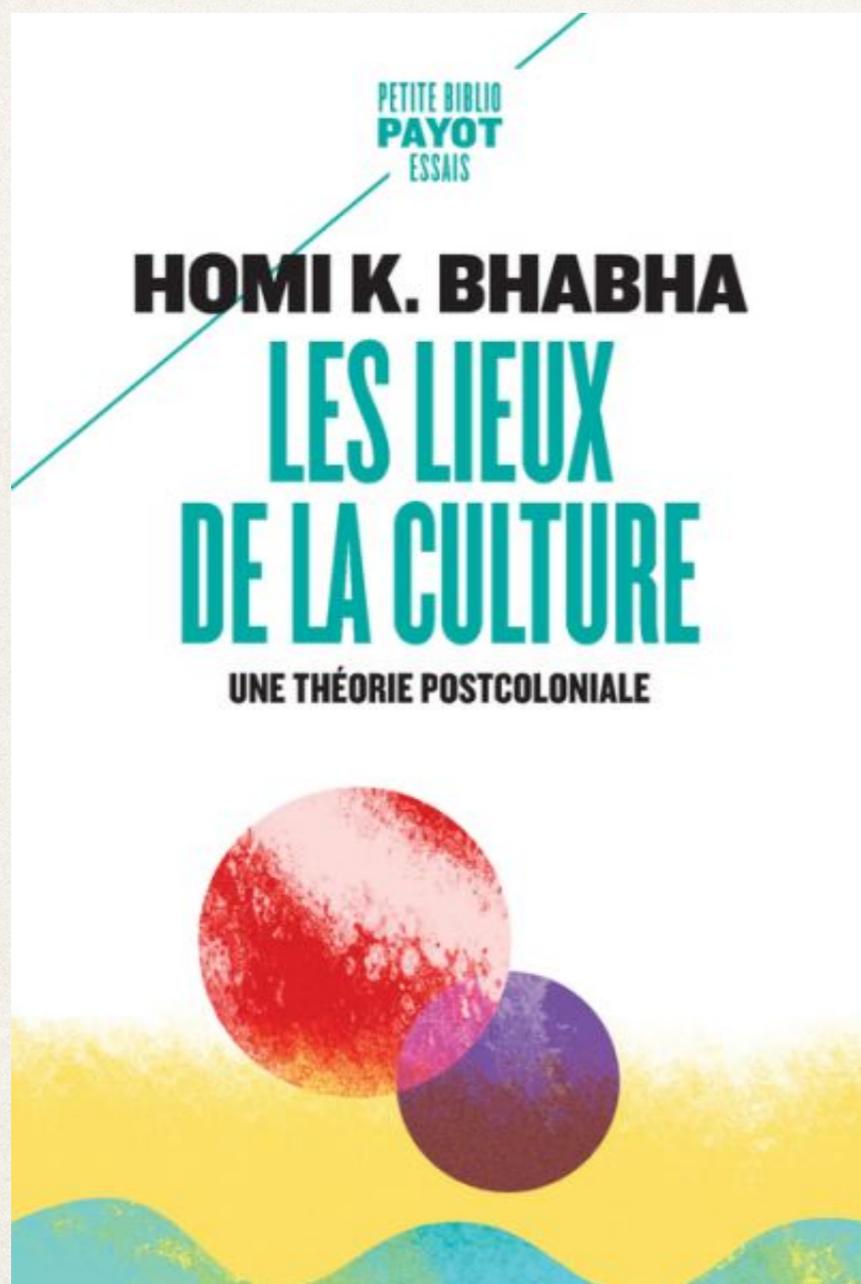
Enfin, qu’à **diaboliser les études décoloniales et post-coloniales** en les faisant passer pour des **idéologies dangereuses**, ces psychanalystes se font en réalité les **complices du populisme et du racisme** qu’ils dénoncent, puisqu’ils refusent de s’ouvrir et de se **mettre à l’écoute** de discours qui pourtant s’efforcent de **mettre à jour** toute une partie de l’histoire occidentale qui avait été jusqu’ici **refoulée**. Et faisant cela, on pourrait considérer qu’ils opposent au **symptôme décoloniale et post-coloniale (qui affecte l’identité de bon nombre de leurs patients)**, une “**fin de non recevoir**”, comme l’exprime avec beaucoup de finesse Norman Ajari, en introduction de son livre *La dignité ou la mort*, lorsqu’il écrit :

“En France, l’accusation de communautarisme est l’un des principaux outils en usage pour saper toute puissance de signifier des Afrodescendants. Cette notion floue désigne généralement un attachement à des valeurs archaïques, contraire à la modernité, et donc propre à freiner l’émancipation individuelle. Cette opposition entre individu et communauté laisse intacte la communauté nationale, axiomatiquement définie comme moderne et émancipatrice. Il est donc nécessaire aux Noirs qui souhaitent se rendre audibles de prêter allégeance à la France, à l’idéologie républicaine, à la laïcité, qui sont autant d’attributs d’un pouvoir d’Etat érigé en synonyme de progrès et de perfectionnement de l’humanité.” (22)

ISLAM
CHRISTIANISME
JUDAÏSME
CATHOLICISME
BOUDDHISME
PROTESTANTISME
ATHÉISME

POUR VIVRE
ENSEMBLE

“Dès l’instant qu’une nation commence à se prendre pour une minorité, celle-ci cesse immédiatement d’être “le signe de la modernité” — Homi Bhabha



C’est pourquoi, d’ailleurs, il serait sans doute plus juste d’appliquer le concept de “**narcissisme des petites différences**” à l’**idéologie républicaine** elle-même, plutôt qu’aux **communautés racialisés** qui tentent de faire entendre leurs voix par le biais des études décoloniales. Car, comme l’écrit justement **Homi Bhabha**, l’un des plus grands penseurs de la théorie post-coloniales, dans son livre *Les lieux de la culture* :

*“Le concept freudien de “**narcissisme des petites différences**”, réinterprété à nos fins propres, permet de comprendre avec quelle facilité la frontière qui assure les **limites cohésives de la nation** occidentale peut se **transformer** imperceptiblement en **une limitation contentieuse interne** offrant un lieu d’où parler en tant que la **minorité, l’exilé, le marginal, l’émergent.**” (269)*

Puisque, ajoute-t-il tout de suite après, “dès l’instant qu’une **nation** commence à se prendre pour **une minorité**, celle-ci cesse immédiatement d’être “**le signe de la modernité**, sous lequel se trouvent **homogénéisées les différences culturelles** dans une vision “**horizontale**” de la société. La nation révèle, dans sa représentation oscillante et **ambivalente**, une **ethnographie** de sa propre prétention à devenir la **norme** de la contemporanéité sociale.” (270)

De plus, Bhabha nous offre aussi, à travers son concept de **différence culturelle**, une manière d’utiliser la psychanalyse pour produire une **critique** nous permettant d’entrevoir, derrière le **libéralisme** prétendu de la notion de **diversité culturelle**, la “**rhétorique radicale de la séparation des cultures**”, qui elle même fait fond sur une **peur de la souillure**. Voici comment Bhabha définit la notion de différence culturelle :

Le concept de différence culturelle

“Le concept de différence culturelle est centré sur le problème de l’ambivalence de l’autorité culturelle : la tentative de dominer au nom d’une suprématie qui n’est elle même produite que dans le moment de différenciation. Et c’est l’autorité même de la culture en tant que connaissance de la vérité référentielle qui est en jeu dans le concept et le moment de l’énonciation. Le processus énonciatif introduit un clivage dans le présent performatif d’identification culturelle ; clivage entre la demande culturaliste traditionnelle d’un modèle, d’une tradition, d’une communauté, d’un système stable de références, et la négation nécessaire de la certitude dans l’articulation de nouvelles demandes, significations et stratégies culturelles dans le présent politique, en tant que pratiques de domination ou de résistance.” (87)

A travers l’idée d’énonciation, ce qui est à repenser pour Bhabha, c’est l’idée même de culture. Car entre le sujet d’une proposition (d’un énoncé) et le sujet de l’énonciation, se tient ce que Bhabha nomme un “espace tiers”, qui met en relation sur un mode inconscient deux espaces hétérogènes, et qui redéfinit d’une manière radicale la notion de culture.

Or, une telle redéfinition “défie littéralement notre sens de l’identité historique de la culture en tant que force homogénéisante, unifiante, authentifié par le passé originaire, gardé vivante dans la tradition nationale du peuple. En d’autres termes, la temporalité disruptive de l’énonciation déplace le récit de la nation occidentale.” (92). La culture, ce faisant, devient une entité ambivalente et instable, une entité hybride qui affecte en retour “les significations de l’héritage colonial en signes libérateurs de libre peuple de l’avenir.” (93) Ce qui permet à Bhabha de conclure son article en écrivant ceci :

“La reconnaissance théorique de l’espace clivé de l’énonciation ouvre éventuellement la voie à la conceptualisation d’une culture internationale, fondée non pas sur l’exotisme du multiculturalisme, ou la diversité des cultures, mais sur l’inscription et l’articulation de l’hybridité des cultures.” (94)



TROISIEME PARTIE

Décoloniser l'universel

L'envers obscur de la Modernité

Quand on parle de décolonialisme, on ne parle pas des **processus de décolonisation** qui ont eu lieu il y a maintenant près de 50 ans, mais d'une pensée qui a émergé en **Amérique du sud** et aux **Etats-Unis**, dans les années 60 et 70, puis qui s'est rapidement diffusée en **Afrique**, puis en **Asie**, avant d'arriver en **Europe** dans les années 90 et dont Claude Bourguignon et Philippe Colin, dans leur ouvrage, *Penser l'envers obscur de la modernité*, résumant l'idée principale de la manière suivante :

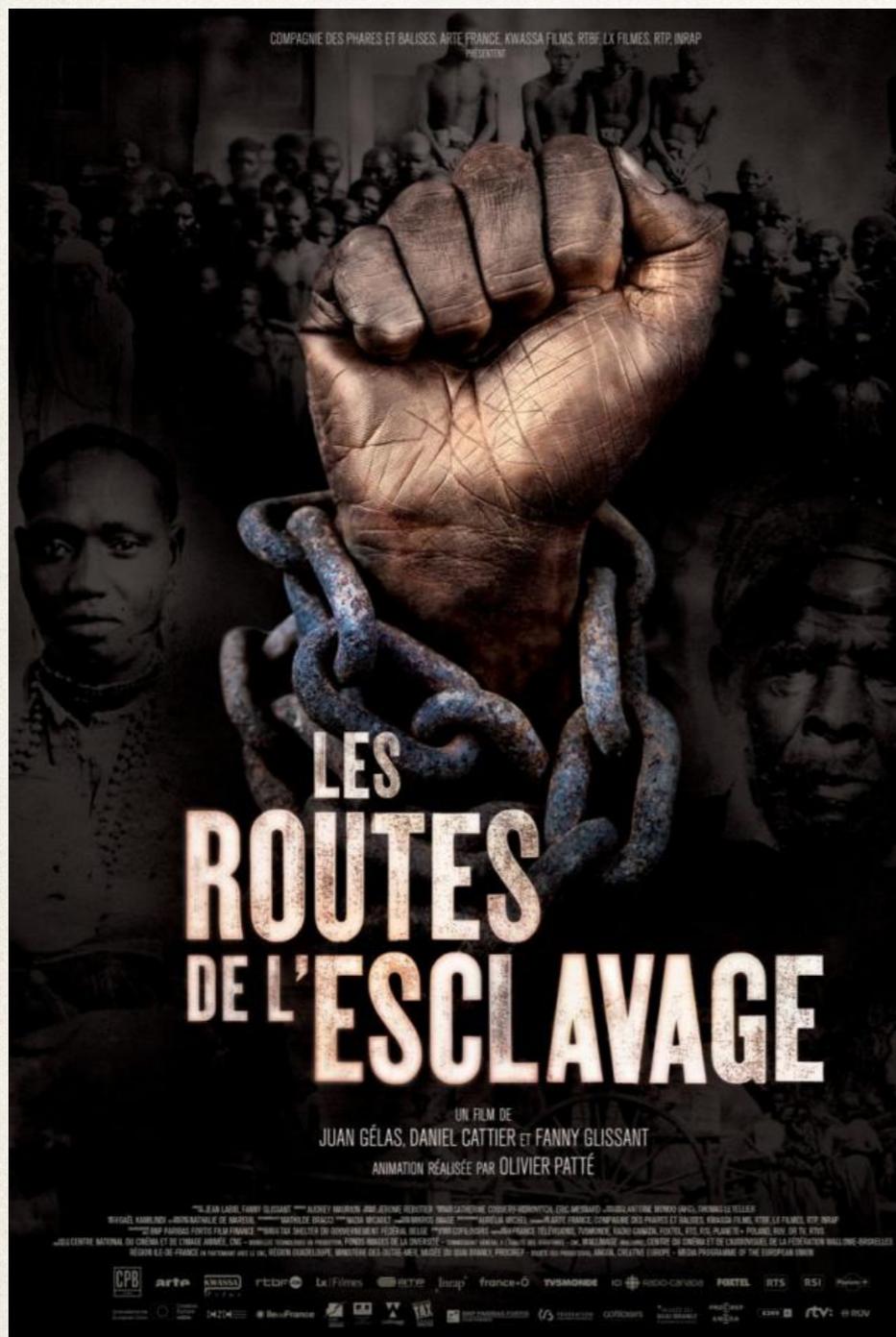
“La **violence coloniale** sous toutes ses formes n'est pas simplement l'inévitable **dommage collatéral** ou la manifestation **pathologique** d'une modernité par ailleurs **émancipatrice** — et dont le bilan serait dès lors “globalement positif” — mais bien l'une de ses dimensions **intrinsèque**.” (13)

Ces études ont débouché sur une nouvelle philosophie de l'histoire qu'on pourrait appeler une **philosophie décoloniale de l'histoire** dont l'objet serait, comme le nomme Paul Gilroy, **l'envers obscur de la Modernité**.

A ce sujet, je ne peux que vous inviter à prendre connaissance du documentaire réalisé par Arte, *Les routes de l'esclavage*, mais aussi le travail réalisé par Pascal Blanchard et toute son équipe dans *Sexe, Race et Colonie*, ainsi que le documentaire que cette même équipe d'universitaire a réalisé sur les *Zoo humains*.

Toutefois, il est aussi important de préciser que **l'usage proprement français du terme “décolonial”** n'est pas directement issue du **milieu universitaire**, mais du **milieu politique et militant**. C'est en 2008 que le terme fait pour la première fois son apparition en France, avec l'organisation “d'une marche décoloniale pour un mouvement antiraciste et décolonial autonome” dont le but était de dénoncer la perpétuation de logiques coloniales à travers un “racisme républicain”.

Car, aux yeux de ces militants, la fin des grands empires coloniaux n'a pas abouti à la décolonisation profonde des sociétés. **Ni les pays anciennement colonisés, ni les anciens pays colonisateurs, n'ont encore réussi à se sortir des structures psychiques qui fondaient le colonialisme**. Au contraire, même, la décolonisation est un processus qui est toujours en cours, et non un **événement historique** qui pourrait être réduit à un mouvement d'indépendance politique.



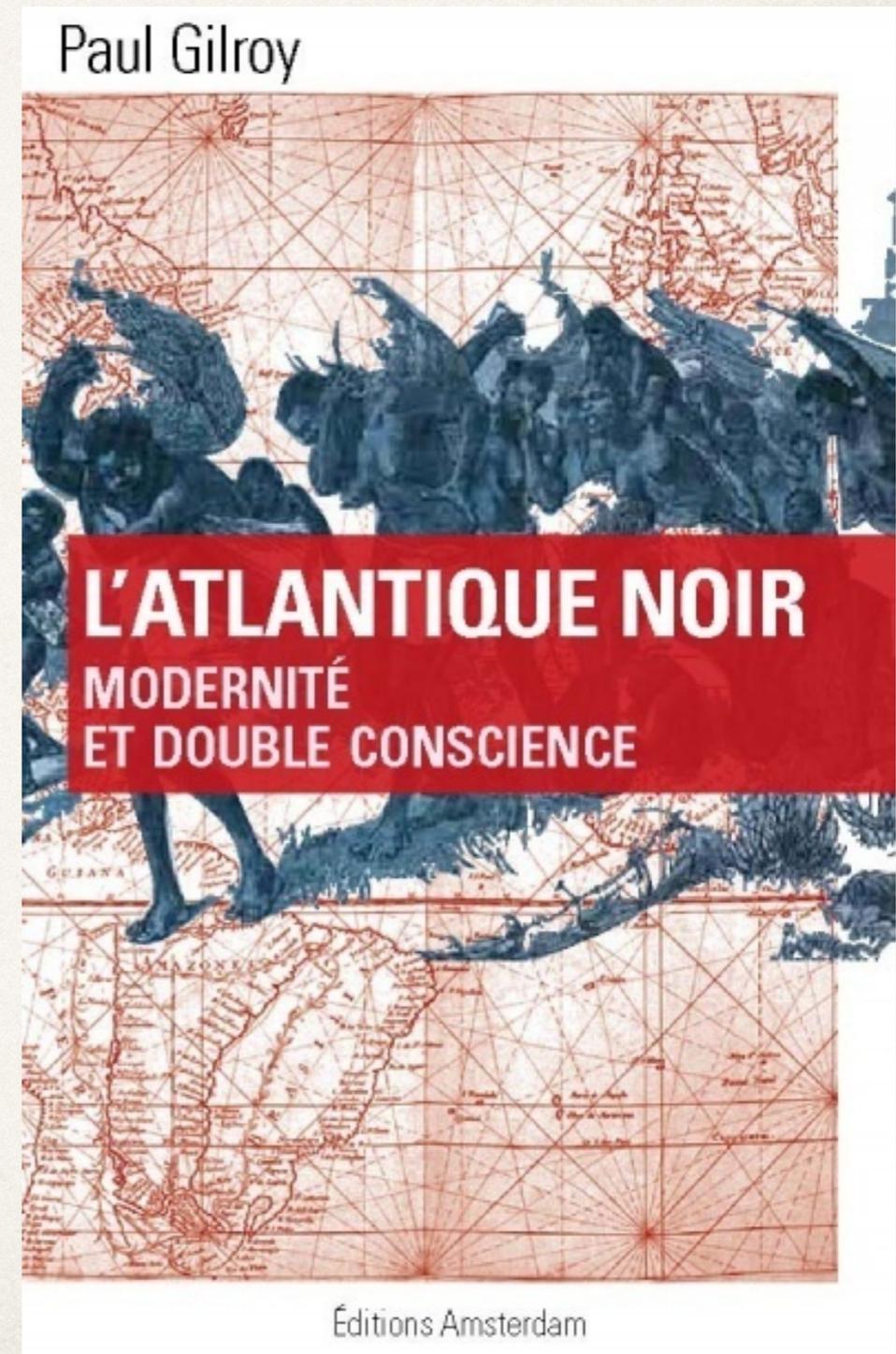
Relativiser la place que s'est attribuée l'Europe dans l'histoire du monde

Il y a d'abord une **critique de l'universalisme mono-logique**, c'est-à-dire la critique d'un universalisme qui ne s'appuie que sur **une seule logique** ou, pour le dire dans des termes lacaniens, que sur la vision d'**un Autre unifié et homogène** et dont les valeurs ne seraient autres que celles de **l'Europe des Lumières**. Il s'agit donc d'abord, pour ces études, de **questionner la légitimité de cet Autre**, qui est en fait un Autre particulier, et non un Autre universel, et de le confronter à la **pluralité des cultures** et des systèmes de valeurs qu'offre la **diversité** du monde.

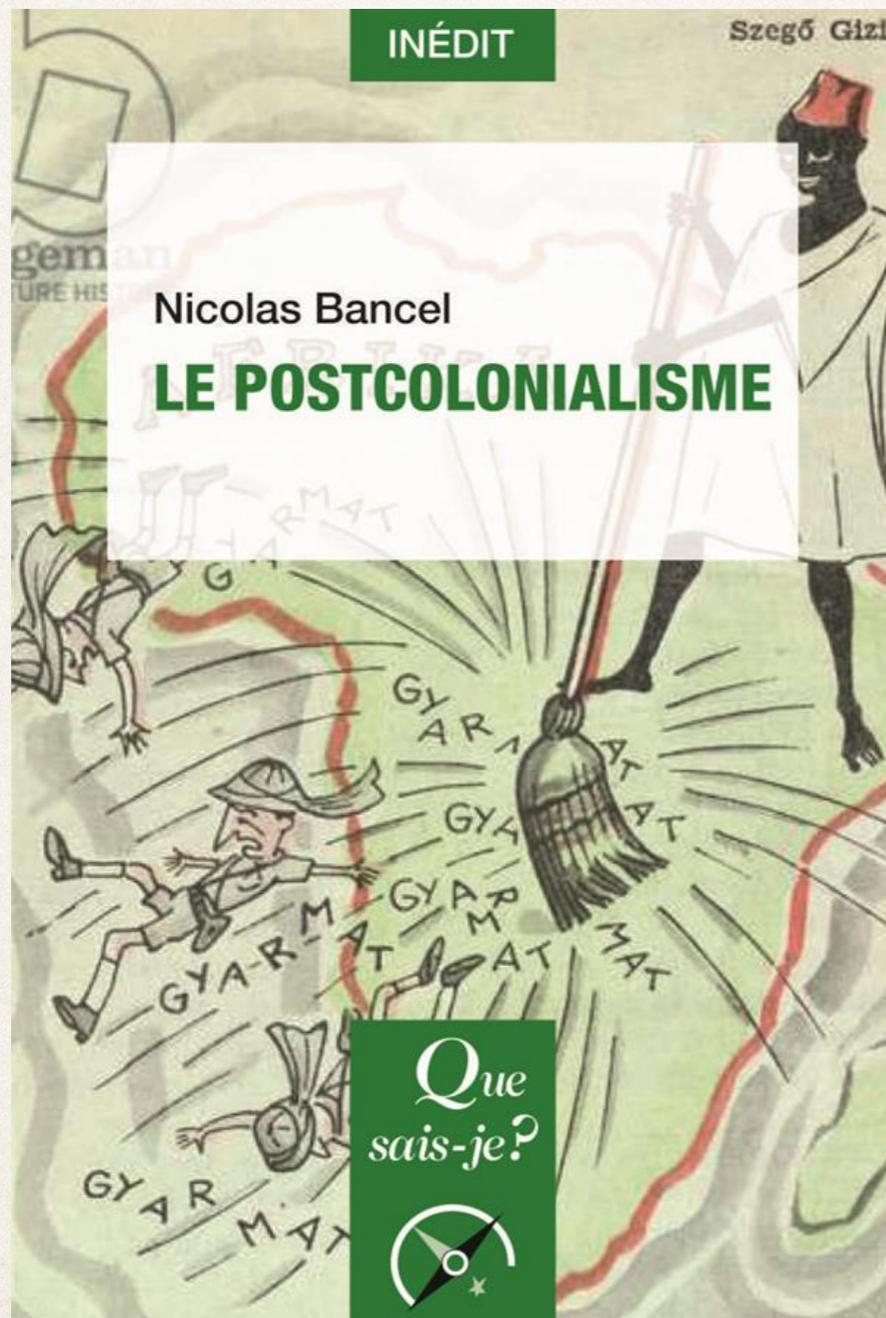
Cette **relativisation** de l'Autre européen a aussi conduit ces études, et notamment le penseur Paul Gilroy dans son ouvrage célèbre, *L'Atlantique noir*, à **relativiser la place centrale** que s'était attribuée **l'Europe** dans **l'histoire du monde**, autrement dit, à **décentrer l'histoire de la pensée** et son eurocentrisme pour le remettre dans le contexte d'une **histoire globale du monde**.

Ce qui produit, en retour, l'idée que **l'Europe** ne serait qu'une **province**, parmi d'autres, dans un monde fait de **plusieurs cultures**. Enfin, ces études se proposent de montrer que **les relations de pouvoir** sur lesquelles étaient fondés les **rapports entre pays colonisateurs et pays coloniaux**, ne sont pas seulement des **relations de pouvoir** fondées sur la **violence économique, la suprématie culturelle et la domination sexuelle**, mais que ce sont aussi des relations de pouvoir qui engagent des **problèmes épistémologiques**, c'est-à-dire des problèmes qui **questionnent** la nature même de la pensée, et qui invitent donc à questionner l'**idéal** de la raison sur lequel se fonde l'universalisme des Lumières.

Et c'est cette question que prennent à bras le corps les études post-coloniales, dont les penseurs les plus importants sont **Edward Saïd, Homi Bhabha, Gayatri Spivak, Achille Mbembe**.



Le “post” dans post-colonial



Avant de parler de manière précise des études post-coloniales, il convient d'écartier un possible **malentendu** concernant le préfixe “**post**”. Car ce préfixe “post”, dans le terme “post-colonial”, ne doit pas être entendu, comme il serait tentant de le faire, comme une **référence temporelle** ou **chronologique**, mais comme un préfixe qui marque une **rupture épistémologique**, comme c'est le cas dans le terme **post-structuralisme**, qui est un terme qui, comme le dit François Cusset, entend simplement marquer une **rupture** avec le structuralisme.

En ce sens, le terme “post” doit plutôt s'entendre comme un **“après” épistémologique** dans lequel est interrogé d'une manière radicale la **logique de l'empire**, de la **conquête**, de l'**assimilation**, pour s'ouvrir à ce que Edouard Glissant appelle, le *Tout-monde*.

Le devenir nègre du monde

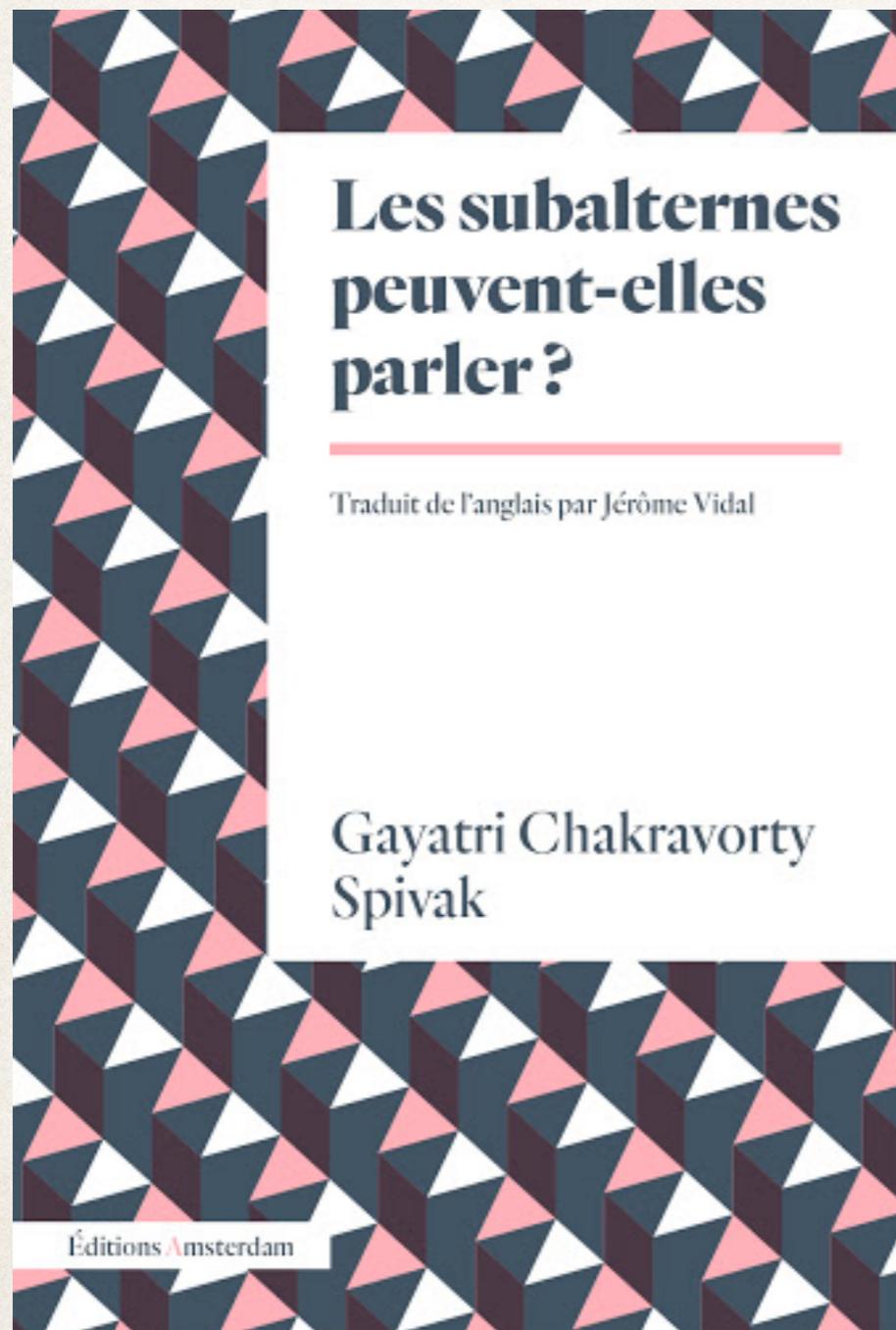
Achille Mbembe, par exemple, dans sa *Critique de la raison nègre*, se propose de retracer la **généalogie du pouvoir**, des **dominations**, qui ont conduit à l'**élaboration** de ce qu'il appelle la **raison nègre** ; généalogie à partir de laquelle il en vient à poser cette question :

*“Le **nègre** et la **race** ayant été deux figures centrales (quoique niées) du discours euro-américain sur l’ “homme”, doit-on penser que le **déclassement de l’Europe** et sa relégation au rang d’une simple province du monde signeront l’extinction du racisme ? Ou faut-il comprendre plutôt que, l’humanité devenue fongible, le racisme se recomposera dans les interstices même d’un nouveau langage - ensablé, moléculaire et en fragments - sur l’espèce ? (...) Si, par ailleurs, au milieu de cette tourmente, le Nègre devait effectivement survivre à ceux qui l’ont inventé, et, si, par un de ces retournement dont l’histoire a le secret, toute l’**humanité subalterne** devenait effectivement nègre, quel risque un tel devenir nègre du monde portera-t-il au regard de la promesse de liberté et d’égalité universelle dont le nom Nègre aura été le signe manifeste tout au long de la période moderne ?” (19)*

En fait, pour Mbembe, ce à quoi nous assistons aujourd’hui, c’est à une **universalisation tendancielle de la condition Nègre**, autrement dit à une transformation généralisée des êtres humains en choses animées, en données numériques, en codes. C’est ce qu’il appelle : *Le devenir nègre du monde*. Pour autant que le “Nègre est, dans l’ordre de la modernité, a— la crypte vivante du capital.” (17-18)

**ACHILLE
MBEMBE**
**CRITIQUE
DE LA
RAISON
NÈGRE**

Donner la parole aux subalternes



D'une manière similaire, lorsque **Gayatri Spivak** se demande, dans son célèbre essai, *Les Subalterne peuvent-elles parler ?*, celle-ci n'hésite pas à répondre **non** à sa propre question, et à nous **mettre en garde** contre tout type de **discours universel**, même le **mieux intentionné**, qui prétend parler au nom des **sujets subalternes**, c'est-à-dire au nom **des corps** qui n'ont ni accès à la **représentation politique**, ni à la possibilité de pouvoir se **créer par eux-mêmes** un langage capable de les **représenter**.

Car tout modèle de résistance, dès l'instant qu'il est universalisé, réintroduit l'illusion d'un **sujet autonome** qui, "sans théorie de l'**idéologie**, peut conduire à un dangereux **utopisme**." (72) Utopisme qui consiste non seulement à penser que les **minorités opprimées**, tout comme les **peuples colonisés**, sont capables de faire le partage, en toute transparence, entre un désir qui leur serait propre, et un désir qui appartiendrait à la majorité qui les oppresse. Mais utopisme qui conduit aussi à dire que puisque ces minorités et peuples colonisés sont en possession de leur "vrai" désir, ils ne leur resteraient plus qu'à lutter pour leur désir pour que la révolution se fasse.

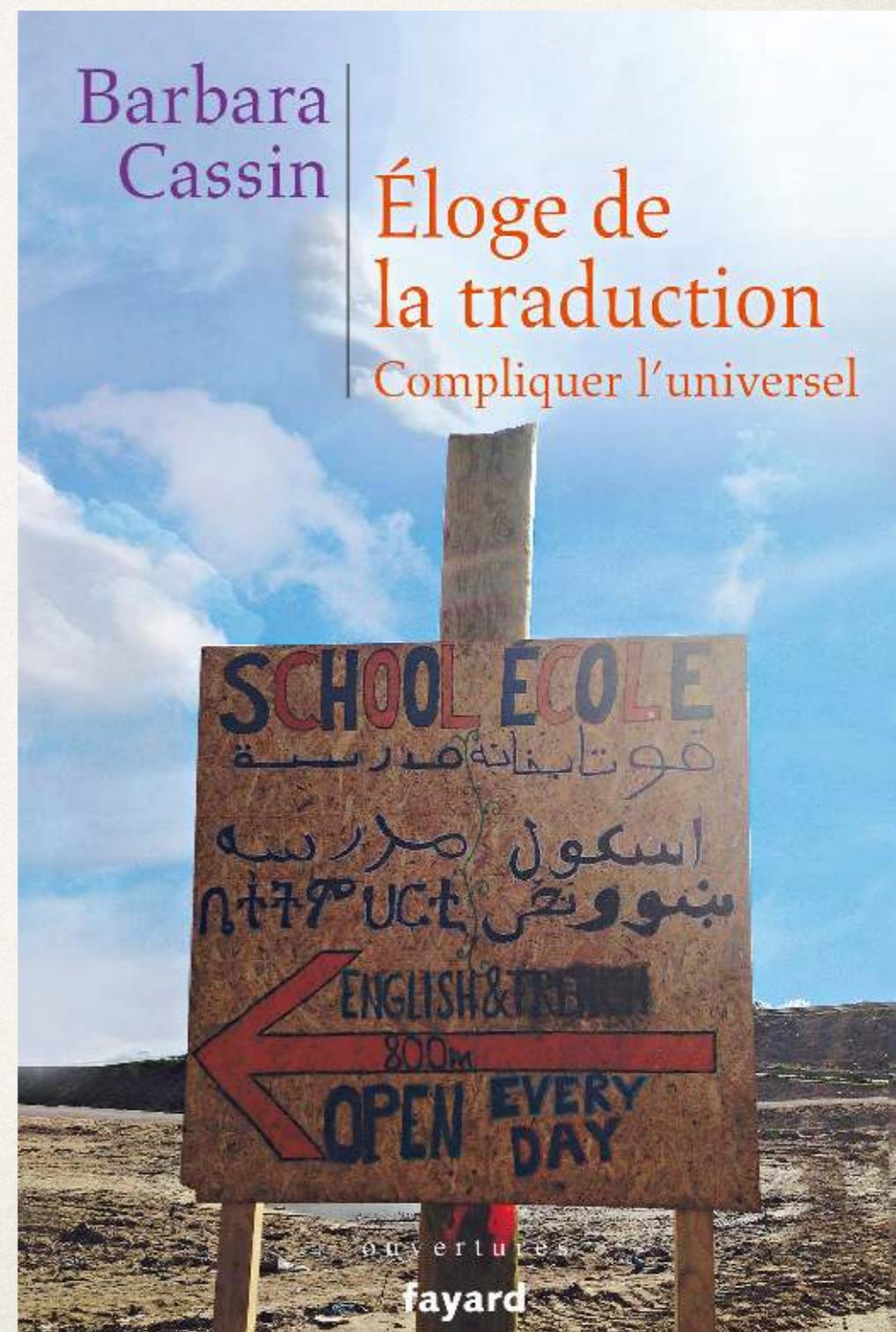
Complicquer l'universel

Plus qu'une **critique de l'universel**, ce que nous invitent à faire les études post-coloniales c'est à réfléchir pour la première fois sérieusement sur la notion d'universel dans toute sa **complexité**, c'est-à-dire dans un monde où **co-existent une multitude de cultures et de langues** qui chacune se justifie dans son **contexte** et sa **temporalité** propre.

Bien entendu, une telle co-existence est difficile à penser, et semble même déboucher sur l'**impasse du relativisme**. Mais, d'un autre côté, c'est bien aussi parce que nous nous retrouvons aujourd'hui dans une telle situation, dans une telle **mise en présence de cultures hétérogènes**, que nous devons nous **reposer la question de l'universel**, sans pour autant aller en chercher une garantie dans une quelconque forme de **transcendance**. Autrement dit, c'est parce que le monde est enfin suffisamment décolonisé que **la question de l'universel peut enfin être posée** dans toute sa **complexité**, c'est-à-dire posée en dehors d'une **logique de domination hégémonique** d'un discours sur tous les autres.

Or, de ce point de vue là, **le seul universel possible**, c'est, comme le soutiennent **Barbara Cassin** dans *Quand dire c'est vraiment faire*, ou dans *Eloge de la traduction* et **Souleymane Bachir Diagne**, dans *En quête d'Afrique(s), Universalisme et pensée décoloniale*, **l'universel de la traduction**.

Mais qu'est-ce qu'un universel de la traduction ? Voilà la vraie question que posent les études post-coloniales. Et voilà aussi ce qui semble **faire peur** à bon nombre d'universitaires et de psychanalystes français qui semblent préférer **rester dans le périmètre étroit de leur parlance**, de leur **jargon**, de leur **langue nationale**, plutôt que de voir dans les études décoloniales et post-coloniales une invitation à construire les conditions de possibilité d'un **nouvel universel complexe** qui, loin de représenter une **menace** pour l'universel en général, en annonce plutôt l'**accomplissement**.



L'universel de la traduction



Albin Michel  itinéraires du savoir

Car l'universel que défendent les tenants des deux premières tribunes, n'est-il pas précisément celui de la **vieille version** de l'**universel transcendant**, ou comme l'appelait Merleau-Ponty, de l'**universel de surplomb**, c'est-à-dire la version de l'universel qui a permis aux **pays européens** de s'étendre sur toute la surface du globe ?

Autrement dit, ce que ces universitaires et psychanalystes refusent, au-delà du **relativisme multi-culturalistes** de certain penseurs post-coloniaux, c'est de **remettre en chantier** la notion même d'**universel**. Car le faire impliquerait qu'ils fassent eux aussi retour sur les **principes épistémologiques** qui gouvernent leurs propres **champs disciplinaires**, autrement dit qu'ils initient dans leur propre **discipline** le changement de paradigme que les études post-coloniales les invitent à faire.

En ce sens on peut dire que si les études décoloniales et post-coloniales suscitent autant de **méfiance** en France, jusqu'à donner l'impression qu'elles **noyautent** l'université en **dénaturant** la qualité des recherches qui y sont menées, c'est parce qu'elles invitent, au nom de leur engagement **politique** en faveur des pays et des cultures anciennement colonisés, à opérer un **changement de paradigme épistémologique** que leur adversaire ont tôt fait de **rejeter**, ou d'utiliser comme argument pour les discréditer intellectuellement, comme le fait Taguieff, tout en évitant, ce faisant, de se remettre eux-mêmes en cause politiquement et intellectuellement.

CONCLUSION :

Psychanalyse et hybridation

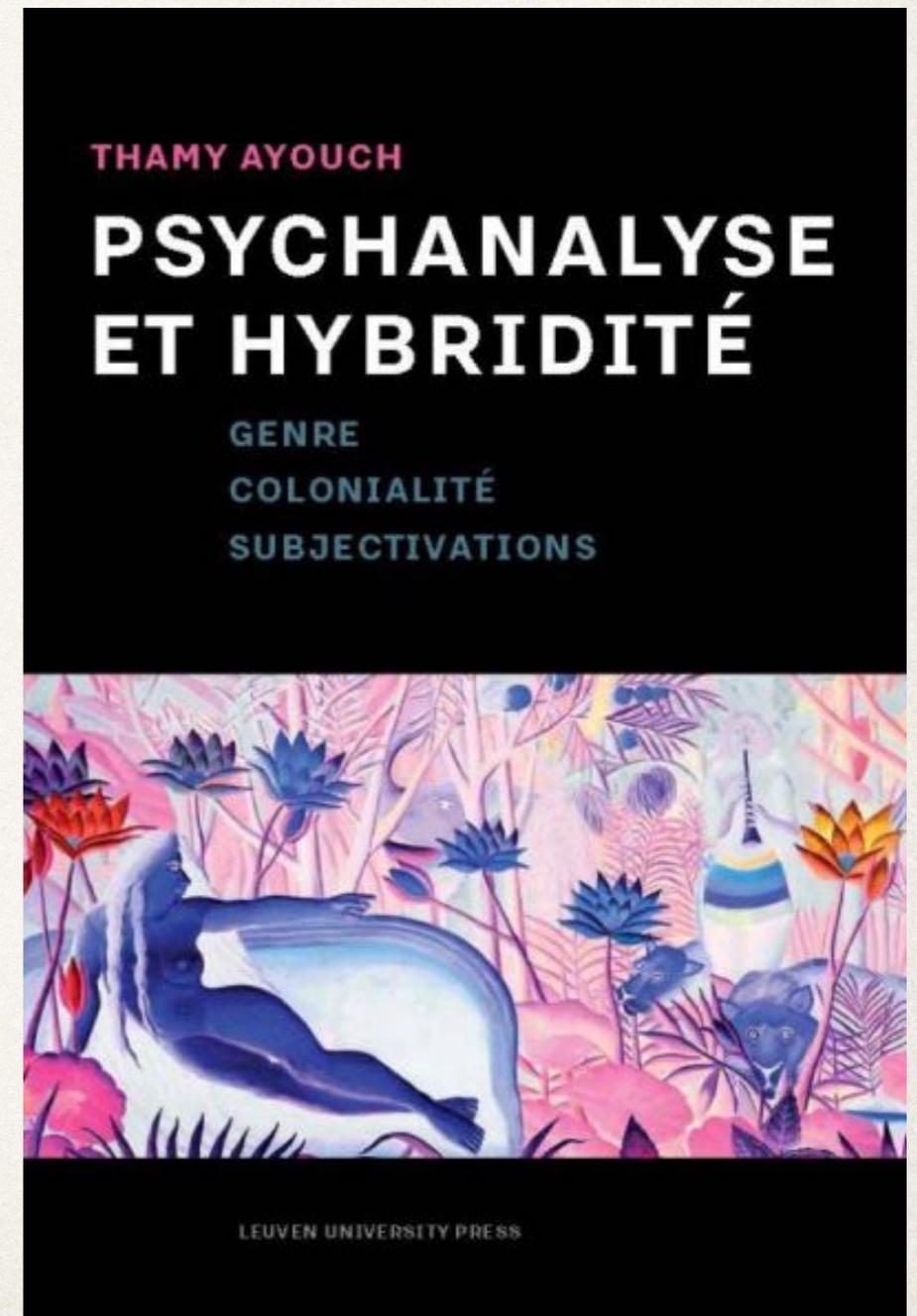
Vers une psychanalyse décolonisée

En m'appuyant sur les réflexions que développe **Thamy Ayouch** dans son livre *Psychanalyse et hybridité, Genre, colonialité, subjectivations* je voudrais, pour finir, proposer une **définition** de ce que pourrait être une **psychanalyse** prenant en compte le **changement de paradigme** que nous invite à accomplir les études décoloniales et post-coloniales, c'est-à-dire une psychanalyse qui ne soit ni **réductible** à ce que le discours psychanalytique comporte de **normatif**, ni au discours strictement **politique** des études du genre et queer, mais qui se présenterait comme un "tiers espace" entre les deux.

C'est-à-dire **une psychanalyse** qui saurait se **mettre à l'écoute de la voix des corps exclus** en acceptant de se lancer dans un **travail de re-traduction et d'hybridation** de ses **concepts fondamentaux** (en acceptant de les historiciser), sans pour autant perdre de vue les **dynamiques propres à l'inconscient** qui interdisent d'**essentialiser** tout type d'**identité**, qu'il soit majoritaire ou minoritaire. Car du point de vue de la psychanalyse, toute **construction identitaire** relève d'une **unification imaginaire** qui, elle-même est ontologiquement **fantasmatique**.

Voici comment Ayouch décrit dans son texte "Genre, classe race et subalternité : pour une psychanalyse mineure" (in *Pour un regard neuf de la psychanalyse sur le genre et la parentalité*. Paris, Eres) ce que pourrait être cette psychanalyse ouverte aux études du genre, queer et post-coloniales:

*"Une psychanalyse ouverte aux études de genre et études queer viserait alors à **déconstruire ces hiérarchies sexuelles propres aux discours sociaux** et à en détacher les discours qu'elle peut porter sur le sexuel-infantile. Il s'agit ici de prendre acte de la **dimension politique de la sexualité**, qui n'est pas une affaire **intime** dans la classique opposition **privé/public**, mais une **inscription de la subjectivation** dans les **normes sociétales**."* (202)



Hybridation des concepts fondamentaux de la psychanalyse



La notion de **psychanalyse mineure**, telle qu' Ayouch veut la développer, s'appuie sur la définition que **Deleuze et Guattari** donnent de la **littérature mineure**, dans la mesure où le terme **mineure**, pour ces auteurs, désigne "les **conditions révolutionnaires** de toute littérature au sein de celle qu'on appelle grande (ou établies)." Par littérature mineure, Deleuze et Guattari entendent toute littérature qui :

1) opère une **déterritorialisation de la langue** — De la même manière que la littérature mineure, la **psychanalyse mineure** devrait travailler à la **déterritorialisation de la langue majeur de la psychanalyse** de manière à ce que ses **concepts** les plus importants ne soient plus **stigmatisant** ou **excluant** pour les **minorités** qu'elle entend **soigner**. C'est ainsi que les termes de **phallus**, de **phallus-maternel**, d'**envie du pénis**, de **complexe de castration**, d'**identification**, d'**Oedipe** devraient faire l'objet d'une **relecture critique**. Ce faisant, une telle psychanalyse serait alors enfin à même de se demander si les notions psychanalytiques, une fois **historicisées** et **relativisées**, peuvent ou non faire l'objet d'une **universalisation**, ou bien si leur domaine d'extension reste limité à la **singularité** du **sujet blanc**, occidental, le plus souvent **masculin**, de classe moyenne ou favorisée, **hétérocentrée** et cis-centré.

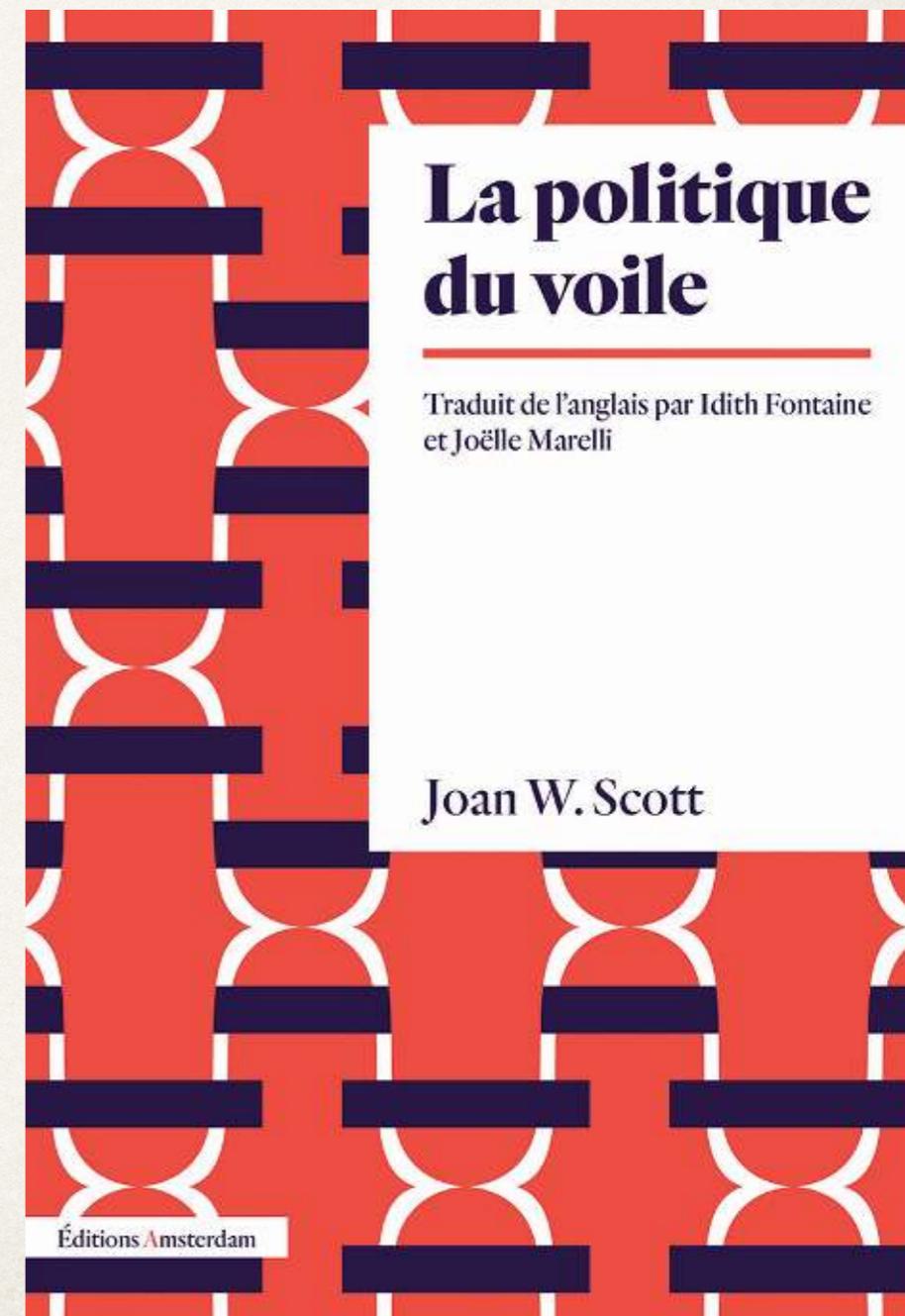
2) la littérature mineure branche les problèmes individuels sur leurs **dimension politique**" — de la même manière, une **psychanalyse mineure** devrait s'efforcer de systématiquement **sortir du triangle oedipien** et de l'espace de la **famille** pour connecter toute question subjective à l'**espace social, historique et politique** qui entoure le sujet; non pour ramener la **revendication** du sujet du côté d'une lutte consciente et **politique**, mais pour comprendre ce qui, dans son symptôme interroge les **limites** d'un système de **normes donné**.

Pour illustrer cette idée, on peut revenir sur la notion de **phallus**, et de signification phallique à partir de laquelle, selon Lacan, dans *La signification du Phallus*, le sujet peut s'installer dans "une **position inconsciente** sans laquelle il ne saurait s'**identifier** au **type idéal** de son **sexe**, ni même répondre, sans de grave aléas aux besoins de son partenaire dans la **relation sexuelle**, voir accueillir avec justesse ceux de l'**enfant** qui s'y procréé." On voit bien ici comment le **phallus** opère à partir d'un **type idéal**, définissant lui-même un certain **rapport à la sexualité** (impliquant lui-même l'existence de la différence sexuelle) et à la **parentalité**. Toute la question étant de savoir si ce type idéal peut lui-même faire l'objet d'une critique ou d'une historicisation, ou bien si la déconstruction de son contenu imaginaire vient à rendre sa dimension symbolique caduque.

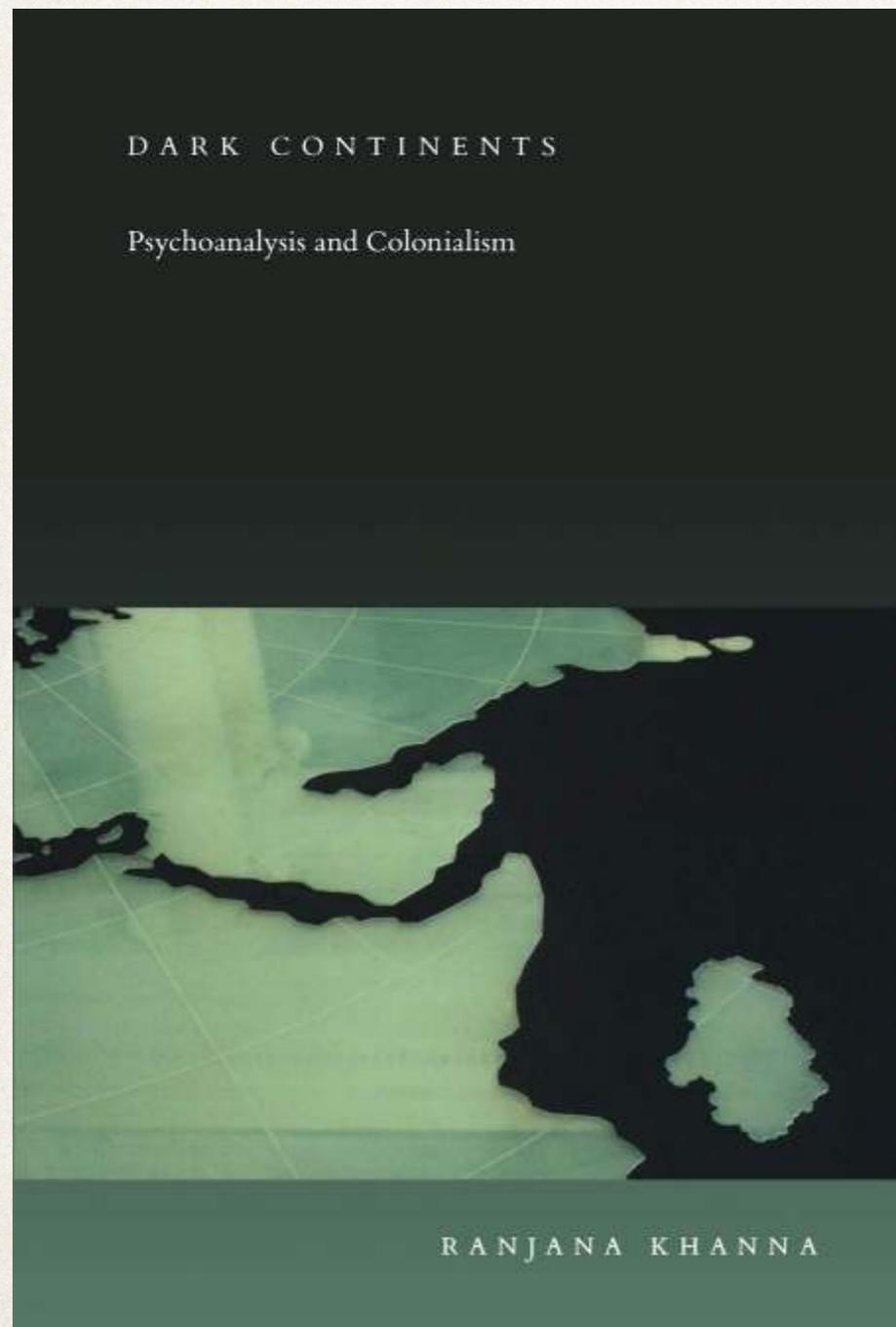
Pour une reconnaissance active de la différence culturelle

Enfin, la littérature mineure, pour Deleuze et Guattari, se propose de **réfléchir sur les agencements collectifs d'énonciation**. De la même manière, la psychanalyse mineure se concentrerait sur la **spécificité de l'écoute et du savoir psychanalytique**, pour mettre en avant sa critique radicale de l'idée même d'énonciation. Pour Deleuze, dans *Qu'est-ce qu'une minorité ?* (voir, Deleuze, "Philosophie et minorité", in Critique, #369, Fev 1978. pp. 154-155) il y a **minorité** dès l'instant qu'un **écart** se produit à l'intérieur d'un **système de majorité** définissant "**des normes hégémoniques** qui décident des **pratiques** et des **conduites sociales**, mais aussi des **possibilités discursives** et des **positions subjectives** des **groupes et individus**." (118) L'état de minorité n'est donc pas un état qui engage un **nombre réduit d'individus**, mais c'est un état d'**oppression** et de **domination** lié à une **position subjective** ne correspondant pas au mètre-étalon de la **majorité**. (et l'étalon, pour Deleuze, se définit comme "Homme-blanc-occidental-mâle-adulte-raisonnable-hétérosexuel-habitant des villes-parlant une langue standard.) **La majorité** se définit par un **idéal**, par une **constante**, par une **norme**, alors que la **minorité** se définit par l'**écart** qu'elle y introduit. La minorité expose la **limite interne** d'une norme, ou son **dehors**.

De la même manière, l'**instrumentalisation** récente de la **laïcité** au nom de l'**universalisme républicain**, ne revient-elle pas à pratiquer, comme l'appelle **Joan Scott** dans son livre *La Politique du voile*, une **politique du déni** de la **différence culturelle**. Politique du déni qui n'est peut-être pas si éloignée du **déni** que la **théorie psychanalytique** fait de la **différence culturelle** quand elle se contente de dire que l'**inconscient ne connaît ni le genre, ni la race, ni la classe**, et que le psychanalyste, dans la mesure où il pratique une **neutralité bienveillante** ne les connaît pas non plus ? Ne serait-il pas plus efficace, pour la **laïcité** comme pour la **psychanalyse**, de s'engager dans une **reconnaissance active** de la **différence culturelle**, de manière à pouvoir en retour lui faire une place plus grande ? Car, comme le suggère **Ayouch**, "faute de cela, le **cadre analytique** risquerait de reproduire la plus grande **vulnérabilisation** qui affecte des **sujets trans, gay, lesbiens, de couleur, altérisés et minorisés**, à qui n'est pas reconnu la même **humanité** que des **sujets hétéros, cis** ou culturellement et ethniquement **majoritaires**." (132)



Déconstruire l'universel



En ce sens, la véritable visée d'une **psychanalyse mineure** serait de pouvoir **opérer une déconstruction constante de l'universel** à trois niveaux distincts.

Déconstruire l'universel dans le **discours des analysants** pour les aider à se séparer des normes de genre ou de race qui opèrent dans leur discours.

Déconstruire l'universel dans le **discours de l'analyste**, de manière à ce que celui-ci suspendent vis-à-vis de ses analysants toute nosographie, étiologie, tout diagnostic général.

Et enfin **déconstruire l'universel** dans la **théorie analytique** elle-même par un travail constant de re-traduction, à partir des discours minoritaires, de ses concepts métapsychologiques.

Ce faisant, il deviendrait alors possible de **penser la psychanalyse comme un savoir situé** telle que les féministes et les études du genre et queer l'ont mis en avant. (Epistémologie du point de vue) de manière à pouvoir la mettre au service d'une **politique de libération des corps**, et non la faire continuer à oeuvrer au nom de l'**empire du démenti**.

Ouvertures

L'inconscient entendu comme structure psychique et dynamique pulsionnel est-il universel ? Cette question pose celle, plus fondamentale, du statut épistémologique des concepts métapsychologiques qui permettent à la psychanalyse de fonctionner : de quelle manière devons-nous repenser les concepts métapsychologiques freudiens et lacaniens — tels que ceux d'inconscient, de pulsion, de refoulement et de transfert - à partir des critiques qu'ont faites les études du genre, queer et post-coloniales des structures hétéro-patriarcales et coloniales ?

Comment repenser l'articulation entre symbolique et imaginaire de telle sorte que la fonction du père dans l'Oedipe soit préservée, mais que cette fonction ne convoque plus pour se soutenir les structures imaginaires et symboliques hétéro-patriarcales et coloniales ? Comment aller au-delà de l'Oedipe sans voir surgir la figure de l'homme rivé à son narcissisme primaire, et ne sachant ni comment y faire avec son corps, ni comment y faire avec les autres ?

Comment peut-on penser l'articulation entre violence symbolique et fantasme inconscient ? Dans quelle mesure les fantasmes qui s'expriment dans l'hétérosexualité blanche, comme les fantasmes sadiques de viols ou de violences sexuelles, ou les fantasmes masochistes de dominations, trouvent-ils un point d'appui dans le système symboliques hétéro-patriarcal et colonial ? Et dans quelle mesure ces fantasmes sont-ils le produit de ce que Sophie Mendelsohn et Livi appelle l'empire du démenti ?

Qu'est-ce que décoloniser l'inconscient ? Est-ce seulement arracher l'inconscient au complexe d'Oedipe ? Autrement dit penser un inconscient en dehors des structures Oedipiennes ? Ou bien est-ce aussi penser un inconscient hors des structures de démenti et de dénégation qui ont permis à l'homme blanc hétéro-patriarcal et colonial de se cacher à lui-même sa cruauté et ses pulsions sadiques ?

Les grands axes de recherche du séminaire

AXE 1 : Décoloniser les concepts fondamentaux de la psychanalyse

Comment penser le rapport de la psychanalyse à sa contemporanéité ? C'est-à-dire, comment penser le rapport de la psychanalyse aux évolutions sociales et, en particulier, à l'ensemble des discours sur le genre et sur la race qui l'accusent de maintenir, soit dans sa pratique, soit dans sa théorie, l'ensemble des préjugés patriarcaux et coloniaux que ces discours prétendent déconstruire ?

AXE 2 : Analyser les résistances qui empêchent une décolonisation de l'inconscient

Quelles sont les conditions contre-transférentielles qui empêchent les psychanalystes de se mettre à l'écoute de ces nouveaux discours, et de transformer, grâce à eux, la pratique et la théorie de psychanalyse ?

AXE 3 : Décoloniser les politiques identitaires de leur essentialisme

Et enfin, qu'est-ce qui empêchent ces nouveaux discours de se nourrir du discours de la psychanalyse ? Qu'est-ce qui les retient d'y voir une source d'outils théoriques et cliniques qui pourraient leur permettre de penser plus en profondeur les changements subjectifs et sociaux qu'ils appellent de leurs vœux ?